



CULTURE CATALANE D'EXPRESSION

ECRITE :

LES FRONTIERES DU CANON



Sidi Abd-ar-rahmen Ibn Carol al-Barsaluni

(1428-1429)

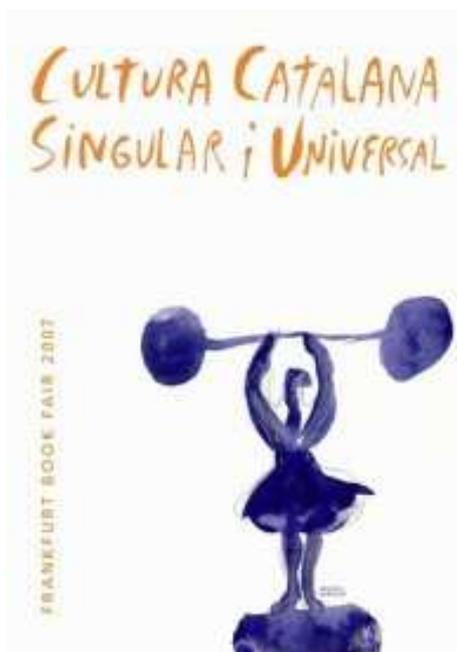
(2007-2008)

**DISSIDENT, CASSEUR, SYNCHRETIQUE, DIVERS,
ALTERNATIF, MULTICULTUREL**

PRESENTATION	4
<i>PRELIMINAIRES</i>	6
Ibér <> Euskera.....	6
L' AN MILLE	7
Latin	7
Canczon de Sancta Fides	8
De utilitatibus astrolabii,	10
La Bible de Ripoll	11
Carmina Rivipullensia	12
Trobar e Chantar	16
Ensenhamen.....	17
Cabestanh	19
Arabe <> Islam	22
Un jardin poétique	22
Dar al 'Ilm	26
Dar el Islam	32
LO ROMAN « CATALANESCH » : PAYS CATALANS.....	33
Llull, Ramon lo foll: de la naissance du Vulgaire Catalan écrit	33
Sur l'oeuvre de Llull.....	35
Dialogue de cultures : La "Translatio"	38
Arnaldi de Villanova "Simplicibus".....	38
Une école catalane de traduction ?	42
Humanesimo	45
Aragon en Italie	47
Lo scoglio	49
L' AXE VALENCE – NAPLES	55
La Divine Traduction.....	55
Un amour sans cause.....	60
Les frontières d'un Empire: Tirant lo Blanch.....	63
Entre deux rivages.....	71
UNDERGROUND MORISCO	74
Le phénomène de l'Aljamiat.....	74
Aragon et Valence	78
Interlude : Cervantes, El Quijote et <i>l'aljamiado</i>	80
Écrire	81
Contradictions : le manuscrit T18, Alawasiya del Gran Turco	82
L'aljamiat au canon	84
Un tour par la céramique.....	86
Reflets d'or	86

Socarrats	87
Graffitis exquis.....	89
Les inscriptions d'Elx.....	90
1609 La solution finale	91
L'étoile littéraire du XVè siècle dans la Couronne d'Aragon.....	92
La conversió forçada dels mudéjars.....	93
A SUIVRE.....	94
Notes	109

PRESENTATION



Comme tout le monde sait, le catalan est actuellement une petite langue romane qui a eu au cours de l'histoire des hauts et des bas. Pendant les trente-six années passés dans la deuxième moitié du XX^e siècle sous la dictature fasciste de Franco – les années de ma jeunesse – le catalan, comme beaucoup d'autres choses, a vécu dans une situation de méchante persécution. Depuis la fin de la dictature et jusqu'à présent, le catalan, la langue catalane, n'est plus persécutée et cependant, par un fatidique renversement de situation, il – le catalan – a vécu dans une situation de manie de persécution. C'est comme ça.

A un moment donné de ces quelques dernières années, la foire du livre de Francfort a décidé de faire, pour l'édition de 2007, du catalan la culture invitée, ou quelque chose de ce genre. Remarquez que la tournure exacte de la rédaction de

l'invitation a pris tout de suite une importance démesurée : L'invitée est la langue catalane ? La culture catalane ? La littérature catalane ? Des flots d'élucubrations rédigées par des larges cohortes de coupeurs de cheveux en quatre ont coulé dans la presse et les différents cénacles verbaux sur les conséquences dérivées de ces différentes rédactions. Ça a ouvert donc un débat d'un intérêt remarquable, ce qui prouve que les initiatives culturelles ont en effet multiplicateur et que d'une étincelle peut jaillir un grand feu qui embrasse les forces vives de la culture sur un sujet d'une utilité que jusqu'à ce moment n'avait pas été bien appréciée. En définitive, une entité dénommée « Associació d'Escriptors en Llengua Catalana » et qui loin d'être un groupuscule, groupe la plupart des écrivains ainsi désignés, en est venu à sortir un Manifeste demandant que les écrivains de Catalogne n'écrivent pas en catalan (écrivant donc en castillan) ne soient pas présents dans la dite foire. C'est comme ça. Ceci pour dire combien le débat a été positif¹.

Tout le monde n'a pas été satisfait avec ce remue ménage, et parmi ces dissidents, l'ami critique Jordi Llovet a sorti un bel article dans le « Quadern » du El País, dans lequel il donne une vision particulière mais très originale de la manière dont il voyait ce qu'on pourrait appeler le Canon de la littérature catalane : Au lieu de ce polariser sur les aspects endogamiques de la littérature il propose d'aller chercher la où une littérature se met en contact avec les autres et emprunte ou leur cède des éléments. Le milieu de privilégié de ces échanges est sans doute la traduction. Llovet délivre une brillante exposition sur le sujet et sur l'importance des apports des gens qui se sont attelés à la tâche de verser en langue catalane des œuvres capitales de la culture mondiale.

¹ Précisons pour compenser, que le directeur de l'IEC Salvador Giner a déclaré dans une interview que toute cette attitude contraire aux écrivains de langue castillane était pénible et grotesque.

A la suite de Llovet il m'a pris l'envie d'élargir ses idées en les poussant vers les limites. En prenant pour sujet quelque chose qu'on peut appeler littérature catalane – et en tenant compte de la déclaration d'Ezra Pound selon laquelle parler de littérature anglaise est aussi justifié que de parler de chimie polonaise – je voudrais utiliser de critères n'ont pas restrictifs – comme d'habitude – mais les plus inclusifs possible. Ceci comprendrait tout ce qui a été écrit, quelque soit le moment ou la langue, en terres qu'à partir d'un certain moment ont été catalanes ; ceci comprendrait tout ce qui a été écrit par des gens d'origine catalane quelque soit la langue utilisée et le pays où ils ont vécu. Et finalement ceci comprendrait tout ce qui a été écrit en catalan indépendamment de toute autre circonstance. Evidemment si nous appliquons ces critères d'une manière consistante à toutes les littératures nous allons trouver une quantité considérable d'œuvres et d'écrivains qui appartiennent à plusieurs littératures à la fois. Et c'est très bien comme ça. Ceci reflète la réalité beaucoup mieux que n'importe quelle autre approche. Rappelons comme exemple notoire de cette situation que Dante a écrit une partie importante de son œuvre en latin.

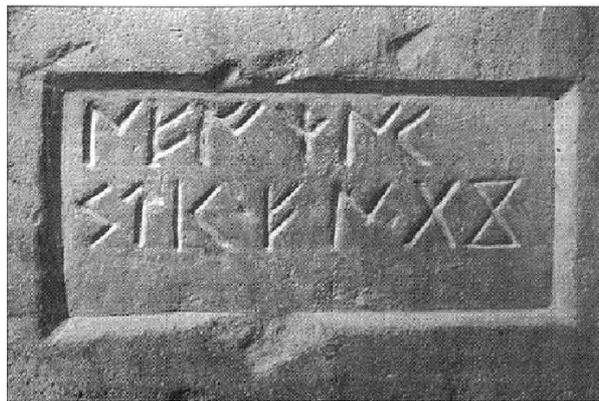
Cependant il faut encore aller plus loin et se demander qu'est-ce qu'il faut inclure dans le domaine de la « littérature ». D'emblée on serait tenté de penser à la poésie et à la prose de fiction, puis, ensuite, on se dit que les récits de voyages, les chroniques, les mémoires aussi en font parti. Et encore, on ne devrait pas laisser dehors les essais, n'est-ce pas ? Et qui dit les essais, dit de même les oeuvres de philosophie. Et pourquoi pas les traités de sciences ? En quoi le Canon d'Avicena (Ibn Sinna) est moins important que la « Commedia » ? Et que faire des traités d'agriculture ? Nous voyons par la de proche en proche s'élargir l'horizon dans des proportions vertigineuses sans jamais trouver des frontières bien définies. Et c'est très bien comme ça.

PRELIMINAIRES

Ibér <> Euskera

La première civilisation dont on a des notices écrites dans la partie orientale de la péninsule Ibérique est, comme le nom laisse deviner, celle des Ibères qui commencent à montrer une certaine personnalité à partir du X^e siècle AC, fruit de leurs contacts avec les phéniciens¹. Il est fort vraisemblable que leur écriture dérive d'une manière ou d'une autre de l'écriture de ces derniers (quelle autre hypothèse peut-on considérer ?) Il ne faut pas s'attendre de leur part à des romans ou des épopées ; d'autant plus que tout ce qui en est conservé c'est de l'épigraphie ou des signatures sur poterie. Aussi l'écriture y était réservée pour des moments solennels ; et quel moment plus solennel que la mort ? Ainsi, ce que nous avons comme écriture ibérique est surtout des stèles funéraires.

En voici une faite pour un de nos ancêtres (nous, catalans) à l'occasion de la mort d'un fils en bas âge.



Stèle funéraire trouvée à Guissona

Selon Jordi Bilbeny il faut vocaliser :

**"NEI:TINKE/
SUBAKE:EN:DAGO"**

et comprendre :

*"MEU FILLET
SEPULCRE DINS ESTA"*

donc en Français

**"MON FILS PETIT
SEPULCRE DEDANS IL EST"**

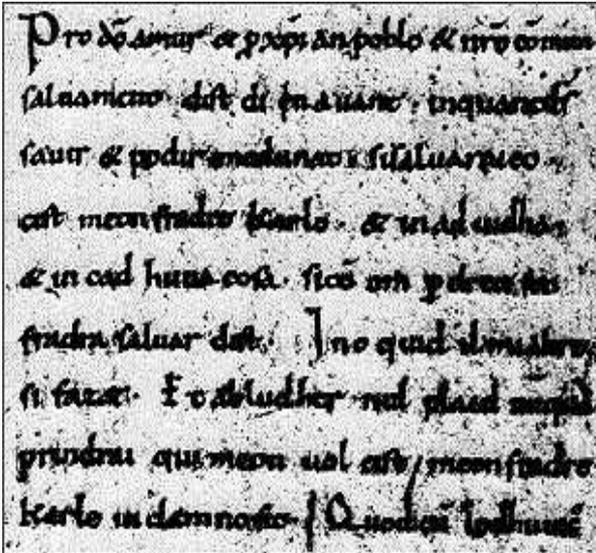
Plaçons cette stèle sur le frontispice de ce canon en souvenir de ce compatriote qui voulut enregistrer ses sentiments que, vous le voyez, ne sont pas si différents des nôtres quant on touche à l'essentiel.

¹ Dans les moyens de communication, expositions, etc. l'influence phénicienne dans les pays catalans et dans la « Catalogne » en particulier est largement sousestimée ou tout simplement passée sous silence au profit de l'influence Grecque. Il en va tout autrement lorsqu'on consulte les spécialistes dans la matière.

L'AN MILLE

Latin

Par où continuer? Faisons un saut « in media res ». Plaçons nous aux alentours de l'an mil. Que trouve-t-on sur le territoire qui sera par la suite appelé « catalan » ou « des pays catalans »? Quelles langues y sont utilisées par ses habitants ? Il est clair qu'on y utilise deux langues : l'Arabe et le Latin. L'Arabe dans la plus grande partie du territoire depuis une ligne qui passerait par Garraf – Ordal et qui comprendrait donc les futurs Royaumes de Valence et Majorque, et le Latin dans le territoire plus réduits au nord de cette ligne. La définition des territoires qui vient d'être donnée n'a de sens que de notre point de vue actuel. À l'époque, le territoire du nord était un continuum qui comprenait tout le pays des Francs, donc, jusqu'à Paris et au-delà. Le pays du sud, quant à lui, était ni plus ni moins que l'incomparable al andalous, et comprenait pratiquement toute la péninsule Ibérique sans solution de continuité.



Mais, peut-on appeler latin la langue utilisée dans le pays des Francs ? Certainement oui, il n'y a pas d'autre nom pour la désigner. Cependant, la situation du latin du Xe – XIe siècle a été très discutée et pour ne pas trop s'embrouiller il faut faire la distinction entre la langue écrite et la langue parlée – langue écrite et langue parlée peuvent avoir en fonction du contexte historique des statuts et des relations très différentes. Dans le cas qui nous occupe, le Latin écrit est une langue bien connue par les textes qu'elle nous a laissés. C'est une langue que la réforme d'Alcuin, patronnée par Charlemagne et basée sur le Latin

« classique », a rendue archaïsante et éloignée de la langue parlée. Au point que des écrits lus à haute voix n'étaient plus reconnus par les auditeurs non lettrés. Le Latin parlé, quant à lui, avait évolué à partir du bas Latin d'une manière difficile à déterminer car à cause de la nature éphémère de l'objet produit nous n'en avons plus de témoignages. L'état de la langue parlée est donc difficile à établir, de même il n'est pas facile de savoir jusqu'à quel point les différentes populations du « latin occidental » se comprenaient entre elles. Ce qui est certain est que des noms différenciés pour des langues dans les différents territoires (français, provençal, castillan, etc.) ne sont apparus que beaucoup plus tard. Il est à ce sujet très significatif que les textes dits fondateurs des langues romanes occidentales sont sujet de polémiques sans fin quant à l'attribution à l'une ou l'autre langue. Le « Sponsus » est disputée entre Français et Occitan, la « Chanson de Sainte Foi » a été longtemps tirillée entre Occitan et Catalan. Et ne disons pas les « Serments de Strasbourg » dont voici un échantillon :

"Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in (8) avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai (9) eo cist meon fadre Karlo et in aiudha (10) et (11) in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fadra salvar dift (12), in o quid il mi altresí fazet et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fadre Karle in damno sit".¹

Que, comme on peut le constater, pourrait être tout aussi bien du proto-français, que du proto-occitan ou du proto-catalan ! Ceci est bien normal si l'on admet que ces langues ne s'étaient pas encore séparées.

Canzon de Sancta Fides



Le manuel de littérature catalane de Carbonell, Espadaler, Llovet et Cie. dit « *Hem d'esmentar com a primer document la Cançó de Santa Fe escrita probablement al Rosselló²..... Les darreres investigacions, d'altra banda, opten per la consideració Provençal del text* ». Les péripéties de la petite Fides, son martyre, le contexte politique de l'époque visée (Vè siècle) y sont décrits avec des vers non dénués de charme et avec un langage étonnant parce que beaucoup de fois il nous est si familier !

Je voudrais apporter ce texte, *Canzon de Sancta Fides* au début de ce canon. D'une part par son caractère pionnier : La Chanson de Sainte Foi, faite quelque endroit au sud de

la France³, est une des premières tentatives d'appliquer de manière consistante une écriture qui soit phonétiquement proche du vulgaire parlé dans toute cette zone qui va de Barcelone à Limoges (au moins)⁴ ; d'autre part parce qu'il me semble exemplaire des complications qu'on se cherche lorsqu'on essaie d'identifier des langues en projetant en arrière la situation actuelle

Alors, peu importe l'origine précise de celui qui l'a écrit car le résultat ne pouvait pas être très différent. Voyons donc le début de ce texte dont la diffusion est extrêmement discrète (vous n'en trouverez le moindre extrait dans la web) grâce un reproduction photographique d'un manuscrit⁵ :

¹ « Pour l'amour de Dieu et pour notre peuple chrétien et notre salvation commune, de ce jour en avant protégerai je ce Karlo mon frère et en aide et dans chaque chose, ainsi comme on de droit doit protéger son frère, lequel envers moi de même ferait et avec Lothaire nul accord je prendrai qui, a mon vouloir, soit en dommage de ce mon frère Karlo »

² Martí de Riquer défend l'idée de l'origine roussillonnaise, aucun des spécialistes Français ne la mentionne. Les noms à prendre en compte sont Claude Fauchet, Leite de Vasconcellos, Antoine Thomas et Robert Laffont

³ Les reliques de Sainte Foi sont conservées dans l'Abbaye de Conques, et le récit y fait référence à plusieurs reprises.

⁴ Voir « La période de transition du latin, de la lingua romana et du français » de Roger Whright.

⁵ L'exemplaire m'a été prêté par la « Biblioteca Universitària de Catalunya ».

EGIB AU DI SOT⁴, C1SSVNPIH-
 del uell temps un libre latin. tot lescol
 rei tro⁴ a fo⁴. hanc nofo sens qd nol de
 clm. parled del pural rei licin. edel
 linnadgal maximin. cel mentis saintis
 ental train. cofal uenat el cerus matin aclulals monas
 etafin mortis. Los lussa uan ensopin uanon elscamp
 cuma fradin nol⁴ sebellion lur uain. crofo prob
 del temps constantin. **C**ancion. uidi qes bellantresca
 que fo de ravis o espanesca. nofo de paraulla grecesca
 ne de lengua sarrazinesca. del⁴ esiaul es plus que bres
 ca. e plus qe nula pimentis qom mesca qben la di a
 lei francesca. cui me qe seiganis pros len cresca. —
 e qe nefe segle len paresca. **T**ota basconnet aragons.
 el ecotrada del⁴ gascons. sabon qual es aquit can
 cions. essei bon uera sta rasons. cu laudi legir a
 clercons. etagramadis amolt bons si qe nomons
 tral passions en que om ligetias lei cons. esiuos

Lire je ouis sous un pin
 Du vieux temps un livre latin ;
 Je l'écoutais tout jusqu'à la fin.
 Il ne fut aucun sens qu'il ne décline ;
 Parlait du père du roi Licin
 Et du lignage du Maximin.
 Celui-ci mit les saints dans une telle
 contrainte
 Comme fait le chasseur aux cerfs le matin :
 Aux enclos les mènent et à fin.
 Morts ils les laissaient et face au ciel.
 Jonchaient les champs comme miséreux ;
 Ne les ensevelirent leurs voisins.
 Ceci fut prohibé du temps Constantin.
 Une chanson j'ouis qui est belle en ronde,
 Qui fut de raison Hispanesque ;

Ne fut pas de parole Grecque
 Ni de langue Sarrazinesque.
 Douce et suave est plus que miel
 Et plus que quelque épice qu'on y mette ;
 Qui bien la dise à manière Française,
 Je crois que ses grands mérites augmente
 Et que dans ce monde se fait remarquer.
 Toute bascone et l'aragon
 Et la contrée des gascons
 Savent quelle est, cette chanson
 Et qu'elle est bien vraie cette raison.
 Je l'oui lire à des clercs
 Et à grammairiens, des très bons,
 Ainsi que montrent les passions
 Où l'on lit ces leçons.

Evidement, des pièces comme Sainte Foi, rédigées en « vulgaire » sont des exceptions en ce milieu du XI^e siècle, la grande masse de la production écrite était faite en Latin. A commencer par tous les documents juridiques portant sur la propriété et le transfert de propriété¹ - mais ceci ce n'est pas de la littérature. Il y avait ensuite tous les écrits sur les sciences et les techniques dont une grande partie étaient des traductions de l'Arabe au latin. Il y avait les livres religieux, tous écrits en latin et, puis, finalement, des écrits proprement de littérature en prose où en poésie.

De utilitatibus astrolabii,

Le monastère de Ripoll fut un de foyers de culture de cette proto-Catalogne (« le » foyer, plus exactement). Il y avait une bibliothèque importante pour l'époque avec différentes sortes de livres – dont des livres de sciences – en latin et en arabe. Tout le monde sait combien la science des pays musulmans était en avance sur celle des pays chrétiens à l'époque. Les moines de Ripoll s'adonnaient donc à l'étude de la science arabe et à la traduction des textes jugés plus pertinents (par des moines d'origine mozarabe, peut-être ?). Parmi ces moines il y a eu à un moment donné vers la fin du X^e siècle un « stagiaire » en provenance d'Aurilhac dénommé Gerbert qui deviendrait par la suite le célèbre pape Silvestre II. Gerbert s'acharna à l'étude et en tira des connaissances qui lui donnèrent par la suite grand avantage dans sa carrière².



Toujours est-il qu'il existe un manuscrit enregistré comme originaire de la bibliothèque de Ripoll dont le titre est *De utilitatibus astrolabii* et la rédaction attribuée à Gerbert³. Gerbert aurait profité des connaissances apprises dans les manuscrits arabes (traductions ou lisait-il dans le texte?)⁴ pour en rédiger sa propre synthèse. Je propose de verser cette œuvre, le *De utilitatibus astrolabii*, dans notre canon.

Malheureusement je n'ai pu trouver que ces deux petits fragments pour joindre au dossier.

Incipit: Quicumque astronomie periciam discipline...

Excipit: Explicit tractatus astrolabii.

Elle représente un exemple crucial de la mise à jour culturelle et scientifique de l'Europe chrétienne à partir de la culture arabe.

¹ Lire à ce sujet les apports intéressants de Josep Moran, « Primers textos de la llengua catalana » - Proa.

² Il eut toujours la réputation d'un grand savoir au-dessus du commun des mortels, associé parfois à des connotations magiques. Il y a tout un corps de « légendes » à ce sujet.

³ Un autre manuscrit conservé, également de thématique scientifique, est le ms. ACA, Ripoll 225, intitulé *Tractat d'astronomia i del rellotge* et que Beer identifia comme celui que dans l'ancien catalogue est enregistré par l'épigraphie *Liber de horis*; dans ce codex on trouve une partie d'un *Liber de Astrolabio*, œuvre traditionnellement attribuée à Gerbert parce qu'aussi on affirme jusqu'à cinq manuscrits qui la contiennent; malgré cela, la présence au X^e siècle à l'écriture de Ripoll d'un bref fragment intitulé de la sorte, permet d'intuire que, au moins, le point de départ pour ses futures études sur l'astrolabe, on a pu trouver Gerbert à Ripoll lui-même. Ce manuscrit a été l'objet de nombreuses publications et est très important, car il représente l'initiation de la chaîne de traductions à partir d'ouvrages arabes et par conséquent on se rend compte que ce sont les moines de Ripoll qui dès le X^e siècle ont fait l'effort d'assimilation de la science orientale...

⁴ On spéculait sur un possible séjour de Gerbert à Cordoue et sa possible connaissance de la langue arabe, mais rien n'est certain là-dessus, bien que rien n'est invraisemblable non plus.

La Bible de Ripoll

Encore Ripoll, le monastère avait en fait un atelier pour la confection de livres avec toutes les spécialités nécessaires : préparation du support, préparation des encres, écriture, dessin d'enluminures, reliure et sans oublier les traducteurs. Une de plus belles et plus célèbres œuvres de cet atelier fut une collection de bibles (trois au moins) splendidement réalisées au début du XI^e siècle. Cette œuvre montre la puissance et les moyens dont disposait le monastère qui en font le plus au lieu de la culture de la région. Je propose de joindre la « Bible de Ripoll » au canon par sa beauté artistique et parce qu'elle nous montre comment l'attachement au latin était fort aussi bien dans le milieu religieux que dans celui de la haute culture.



Une page (f159) de la bible de Ripoll actuellement au Vatican : admirez les miniatures

Carmina Rivipullensia

Ripoll est une mine, et pour cause : Toujours dans sa bibliothèque on y trouve une pièce étonnante au plus haut point : Les « *Carmina Rivipullensia* » connus aussi sous le nom plus romantique de « l'anonyme enamouré » datant du milieu du XII^e siècle.

Intercalées dans l'un des manuscrits religieux on y trouve ces poèmes amoureux-goliards écrits en latin et de surprenante facture. Le mieux est en donner un exemple tout de suite (Attention, la traduction ne me semble pas bonne).

*Aprilis tempore, quo nemus frondibus
et parum roseis ornatur floribus,
iuventus tenera fervet amoribus.*

*Fervet amoribus iuventus tenera,
pie cum coincinit omnis avicula
et cantat dulciter silvestris merula.*

*Amor tunc militat eum matre Venere,
Arcus heburneos non cessat flectere,
Ut matris ualeat regnum extendere.*

*Venatu rediens eodem tempore,
Sol cum descenderat uergente cardine,
Errantes catulos cepi requirere.*

*Quos circumspiciens nusquam reperio,
Unde non modicum sed satis doleo;
Non cessans igitur perditos querito.*

*Illos dum querito, filius Veneris,
In arce residens ad instar numinis,
Inquit: "quo properas, dilecto iuuenis?"*

*Dian(e) pharetr(e) fract(e) sunt denuo,
Areus Cupidinis sumetur amodo;
Laborem itaque dimittas moneo.*

*Dimittas moneo laborem itaque;
Non est conveniens hoc tali tempore
Venari; potius debemus ludere.*

*Ignoras forsitan ludos Cupidinis,
Sed ualde dedecet, si talis iuuenis
Non ludit sepius in aula Veneris.*

*Si semel luseris in eius curia,
Non eam deseres ulla penuria,
Illi sed servies mente continua".*

*Ad cuius monitus totus contremui,
Velut exterritus ad terram cecidi;
Sic nouis ignibus statim incalui.*

Al temps d'abril, quan els prats s'ornen
amb les roselles, i el bosc amb fronda,
d'amor s'inflamen els tendres joves.

Els tendres joves d'amor s'inflamen,
els ocells refilen amables
i, al bosc, la merla melosa canta.

Amor fa guerra amb mare Venus.,
L'arc seu, d'ivori, tenaç doblega,
per tal d'estendre la llei materna.

Caça feta aquell dia,
quan el sol tombava pel punt de ponent,
vaig cridar els gossos que vagaven.

Volto, els busco, enlloc no els trobo.
No amb ve poca ànsia.
Busco els escàpols sense parar.

Mentre els cercava, el fill de Venus, .
Com déu estant-se damunt talaia,
demana: "on vas, jove entranyable?"

Ja uns altres carcaixos Diana bada.
L'arc de Cupido tingues des d'ara
Els tràfeces oblida et demano

T'ho mano. Oblida els tràfeces,
que aquí i ara no s'escau
Caçar, Més val que ens esbargim.

Tal volta ignores els jocs de Cupido,
però quina decepció si tal jove
no sap delitar-se a l'escola de Venus,

Si un cop jugaves en la Cort seva
no n'eixiries per cap defecte.
Serf te'n faries amb ment ben presta".

Tot m'estremeixo pel seu oracle
i un terror vague a terra em llança.
Ja em crema, així, la nova flama.

Maio mense dum per pratum
pulchris floribus ornatum
irem forte spatiatum,
vidi quiddam mihi gratum.

Vidi quippe Cithaream
Venerem, amoris deam,
atque virginum choream
qu(e) tunc sequebatur eam.

Inter quas eat Cupido,
arcus cuius reformido,
sepe qui dicebat "io! ",
vocem quam amantem scio.

Ipsa flores colligebat,
quibus calathos replebat;
chorus virginum canebat
mille modis, quod decebat.

Postquam vidi tales actus,
penitus perterrefactus,
ipsa dulcedine cantus
ab amore fui captus.

Ibi virginem honestam,
generosam et modestam,
adamavi, quam suspectam
nulli puto nec molestam.

Oculi sunt relucens,
niuei sunt eius dentes,
nec papill(e) sunt tumentes.
sed sunt quasi nix candentes.

Frons ipsius candens, gula,
manus, pedes atque crura,
candescentes sicut luna,
carent vetustatis ruga.

Hanc ainavi, hanc amabo,
dulciter hanc conseruabo;
huic soli me donabo,
pro qua sepius dictabo.

Eius nomen si quis querit,
dicam, quia pulchrum erit:
I in ordine precedit,
V post sibi iunctum uenit;

D post tertium ponetur,
quartus locus I donetur,
T in fine reseruetur;
totum nomen sic habetur.

Huius longa si sit uita,
mea erit, credas, ita;
finietur sed si cita,
moriar bac pro amica.

Quan al maig per una prada
que unes belles flors ornaven
vagarós em passejava,
una imatge se'm féu grata.

Veia, si, la Citerea
-de l'amor, Venus n'és dea-,
i, fent cor, unes donzelles
la seguien al darrera.

Fent Cupido sovint "ah",
-un sospir, ho sé, d'amants-,
era el maig, amb aquell arc,
que em provoca tants espants.

Flors collia ella mateixa
i n'omplia les cistelles.
Corejaven les donzelles
mil cançons, i quin goig que era!

Quan vaig veure allò que feien,
per dins meu vaig perdre l'esma,
i amb uns cants de tal dolcesa
ja l'amor em va comprendre.

D'una donzelleta amable,
noble, a més, i delicada,
per ningú malmirada,
vaig, tot d'una, enamorar-me.

Els seus ulls són resplendents
i de neu, les seves dents.
Els seus pits, no pas valents.
Això sí: com neu lluent.

Al seu coll i a les mans clares;
al seu front, als peus i cames
-com la lluna, de tan blanques-
tota arruga d'anys li falta.

Vaig amar-la i l'amaré.
Dolçament la serviré.
Sols a ella em lliuraré
i sovint la cantaré.

El seu nom, per si interessa,
ara el dic. Ben grat pot fer-se:
una I és la primera,
una V li va al darrera.

Posa en lloc tercer una D.
Una I quarta has de fer.
El final guarda a la T
i sencer el seu nom ja tens.

Si li fos llarga la vida,
creu que a mi se m'hi faria.
Si morís, però, l'amiga,
jo por ella moriria.

DE SOMNIO

Si vera somnia forent que somnio,
Magno perhenniter replerer gaudio.
Aprilis tempore, dum solus dormio
In prato uiridi, iam satis florido,

Virgo pulcerrima, uultu sydereo, 5
Et proles sanguine progressa regio,
Ante me uisa est, que suo pallio
Auram mihi facit cum magno studio.

Auram dum uentilat, interdum dultia
Hore mellifluo iungebat basia, 10
Et latus lateri iuncxisset pariter,
Sed primum timuit ne ferrem grauter.

Tandem sic loquitur: «Monitu Veneris
Ad te deuenio, dilecte iuuenis;
Face Cupidinis succensa pectore, 15
Mente te diligo cum toto corpore.

Ni me dilexeris sicut te diligo,
Credas quod moriar dolore nimio.
Quare te deprecor, o decus iuuenum,
Vt non me negligas, sed des solatium. 20

Si somnis vers fossin sols somnis

Verge bellissima, cara siderea

Nec iuste poteris nunc me negligere,
Quippe sum regio progressa sanguine.
Aurum et pallia, uestes purpureas,
Renones griseos et pelles uarias,

Plures tibi dabo, si gratus fueris 25
Et, ut te diligo, sic me dilexeris.
Si pulcram faciem queris et splendidam,
Hic sum: me teneas, quia te diligam.

Cum nullus pulcrior te sit in seculo,
Vt pulcram habeas amicam cupio». 30
His uerbis uirginis commotus ilico,
Ipsam amplexibus duris circumligo.

Genas deosculans papillas palpito,
Post illud dulcius secretum compleo.
Inferre igitur possum quod nimium 35
Felix ipse forem et plus quam nimium,

Illam si uirginem tenerem uigilans
Quam prato tenui, dum fui somnians.

Les deux premières strophes d'*Aprilis tempore* et la première de *Maiio mense* pourraient être celles de n'importe quelle *canzon* des troubadours : le printemps, les oiseaux, l'amour. La suite s'écarte par contre du patron « courtois », les allusions aux dieux païens sont rares, si non inexistantes dans la poésie des troubadours. On dirait qu'il y a ici a un croisement avec une autre tradition ; poésie latine classique ? Les indices pointent vers Ovide et sa collection d'élégies *Amores*, spécialement la I.5, avec, peut-être, des influences de Catulle.

Quant à « de somnio », mais aussi les autres compositions, je ne peux pas m'empêcher d'y voir des accointances avec la scène où Dante rencontre Matelda près des rives du Letée¹ :

Coi piè ristretti e con li occhi passaiⁱ

.....

Où encore son extase lorsqu'il découvre Beatrice².

così dentro una nuvola di fioriⁱⁱ

.....

Et, surtout il a des ressemblances plus qu'étonnantes avec une *pasturella* de Guido Cavalcanti

In un boschetto trova' pasturellaⁱⁱⁱ

.....

La mise en scène est très semblable mais, bien entendu, chez Dante on est beaucoup plus discret quant aux possibles plaisirs sexuels dérivés de ces rencontres, alors que ce n'est pas les cas chez Cavalcanti où le ton est beaucoup plus Goliard.

C'est que la critique classe les poèmes du Carmina dans le rayon de la poésie dite des Goliards, qui supposait une majeure liberté à l'égard des formes, plus proches de la poésie populaire en langue vulgaire : mètre d'intensité au lieu du mètre classique quantitatif, rimes majoritairement consonantes, et des sujets traités : les pièces satyriques, érotiques et paillardes sont courantes. Je ne connais pas d'autres exemples de poésie des Goliards faite en territoire catalan.

Je propose d'inclure les « ***Carmina Rivipullensia*** » dans ce canon frontalier dans la mesure où ils nous proposent un exemple exceptionnel³ de poésie en langue latine « goliarde » écrite par des catalans (peut-être un moine de Ripoll !) au XII^e siècle.

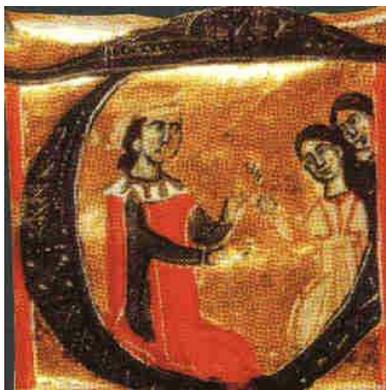
Moment de transition où une nouvelle façon d'écrire « lo trobar », un vulgaire dignifié, commence à arriver aux alentours de Ripoll s'y ayant propagé depuis son point d'origine la cour Aquitaine de Guilhem IX. Les Carmina de Ripoll sont probablement la fin d'un mode, dorénavant la poésie profane s'écrira dans le territoire catalan en vers limousins (langue littéraire mise au point par les premiers troubadours, une koine comme on dit, faite à partir des différents parlars d'Oc sans en épouser aucun en particulier).

¹ Purgatorio XXVIII

² Purgatorio XXX

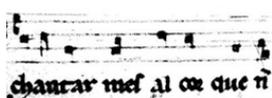
³ Il n'existe plus beaucoup de recueils de poésie Goliarde qui se soient conservés : les « Carmina Burana », la Chanson de Cambridge et un livre à Chalons sur Marne, et c'est presque tout.

Trobar e Chantar



Longtemps on a regretté que vers la deuxième moitié du XII^e siècle soit apparu toute une série de poètes « catalans » écrivant, dit-on, en « Provençal ». Rétrospectivement beaucoup leur ont reproché un certain manque de « nationalisme » du fait que par leur faute l'apparition de la poésie « catalane » a été retardée de deux siècles – c'est ce qu'ils disent. Car leur poésie, ajoutent-ils, n'appartient pas à la littérature « catalane »¹. C'est un fait qu'il s'est produit ce phénomène. En commençant par Berenguer de Palazol, et en continuant par Guilhelm de Berguedà, Ramon Vidal de Besalú, Guilhelm Cabestanh et d'autres, des poètes sont apparus

qui se sont mis à composer sur le mode du « Chantar e Trobar ». Cette manière de composer avait été mise au point vers la fin du XI^e siècle dans la cour Aquitaine de Guilhelm IX qui en fut lui-même un des « inventeurs ». On y associe tout de suite des noms aussi célèbres que Cercamon, Marcabrun, Bernat de Ventadorn, etc. Ils font des compositions destinées à être chantées et elles ont donc des paroles et une musique (comme les chansons des Beatles dans l'actualité). Dans quelle langue écrivaient-ils les paroles ? Ils ne lui donnent pas un nom eux-mêmes. Cependant, le duc Guilhelm IX lorsqu'ils nous explique la mémorable aventure qu'il lui est arrivée avec n'Agnes a n'Ermessen il écrit :



*En Alvergnhe, part Lemozi,
m'en anei totz sols a tapi ;
trobei la moller d'en Guari
e d'en Bernart ;
saluderon mi simplamentz per san Launart.
La una·m diz en son latin :*

Puis, dans une autre chanson il écrit :

*Merce quier a mon compaignon
S'anc li fi tort qu'il m'o perdon;
Et ieu prec en Jesu del tron
Et en romans et en lati.*

Donc les gens quand il parlent normalement ils parlent « en son latin », et je crois sous-entendu « vulgaire », voulant dire le parler propre de chaque contrée. Dans l'autre chanson il prie Jésus en *romans et en lati*, et donc lati et romans sont opposés de sorte que le romans serait l'équivalent du *son latin* de la chanson précédente. Nous voyons que les désignations vacillent et sont « context-dépendant ».

Par rapport au premier exemple, eux aussi, les troubadours, ils écrivaient « en son latin », c'est-à-dire la langue qu'ils s'étaient fabriquée pour leurs besoins littéraires et de spectacle, et qui devait être à la fois une langue culte et populaire, car elle devait tout

¹ Desde el punto de vista literario, la labor de los trovadores nacidos en Cataluña corresponde a la literatura provenzal, no a la catalana, *Martín de Riquer, Resumen de Literatura Catalana 1947*)

aussi bien être utilisée dans les cours seigneuriales que comprise par le peuple lorsque chantée dans de spectacles publics sur tout le territoire. Cette langue ne pouvait pas être le latin « classique » des lettrés que plus personne ne comprenait, ni quelque parler particulier d'un pays donné qui aurait été difficile à comprendre où choquant dans les autres pays. La solution fut une savante synthèse des parlers d'oc qu'une fois stabilisée donna l'homogénéité étonnante qu'on retrouve dans les compositions des troubadours quel que soit leur origine.

Et pourquoi donc, pourriez vous me demander, ils ont ressenti à la cour Aquitaine ce besoin de se mettre à chanter et trouver ? A mon entendre, la réponse est qu'ils ont pris comme modèle ce qui se faisait dans les cours contemporaines de l'al-andalous où la poésie chantée était très développée. Mais ceci est une question encore controversée pour laquelle des preuves formelles sont difficiles à produire et, donc, que chacun en pense ce qu'il veut.

A partir du moment que dans le sud de la France il s'est créé une nouvelle langue littéraire, plus proche quand même du langage parlé que le latin, il était presque inévitable que l'exemple soit suivi en Catalogne. Pour des questions de voisinage et mimétisme en premier lieu : ces poètes n'avaient pas d'alternative dans la mesure un catalan littéraire n'existait pas, que la langue des troubadours ne leur était pas étrange et qu'elle leur assurait une large diffusion. En deuxième lieu le contexte politique dans cette deuxième moitié du XII^e siècle était marqué par les ambitions territoriales d'Alfons II dans le sud de la France. Alfons a promu et subventionné la littérature courtoise en bonne partie comme un moyen qui lui donnait prestige et popularité dans ces territoires. Son fils Pierre II a continué cette politique jusqu'à la défaite de Muret en 1207.

Ensenhamen

Il me semble tout à fait pertinent d'enrichir ce canon avec « l'ensenhamen » de Guerau de Cabrera, parce que c'est un texte qui, à travers des reproches faits à son jongleur, fait apparaître les ambitions du mouvement des troubadours : il faut dominer les techniques de composition, connaître l'histoire et avoir une très large culture littéraire.

I
*Cabra juglar,
 no puesc mudar
 qu'eu non chan,pos a mi sap bon;
 e volrai dir
 senes mentir,
 e comtarai de ta faison.*

II
*Mal saps viular
 e pietz chantar
 del cap tro en la fenizon;
 no sabz fenir,
 al mieu albir,
 a tempradura de breton.*

III
*Mal t'ensegnet
 cel que-t mostret
 los detz amenar ni l'arson;
 no sabs balar*

XII
*Ni sabs d'Erec
 com conquistec
 l'espervier for de sa reion.
 Ni sabs d'Amic
 consi guaric
 Ameli, lo sieu compaignon.*

XIII
*Ni de Robert
 ni de Gribert
 ni del bon Alvernatz Uguon.
 De Vezia
 non sabs co.s va,
 ni de Guondalbon lo Frizon*

XV
*Del duc Augier,
 ni d'Olivier,
 d'Estout ni de Salomaon,
 ni de Loer,*

*ni trasgitar
a guiza de juglar guascon.*

*IV
Ni sirventesc
ni balaesc
no t'auc dir e nuilla fazon;
bons estribotz
no t'ieis pels potz,
retroencha ni contenson.*

*V
Ja vers novel
bon d'En Rudell
non cug que-t pas sotz lo guingnon,
de Markabrun
ni de negun
ni de N'Anfos ni de N'Eblon.*

*VI
Jes gran saber
no potz aver,
si fors non eis de ta reion.
Pauc as apres,
que non sabs jes
de la gran jesta de Carlon,*

*VII
Con eu, tras portz,
per son esfortz
intret en Espaigna a bandon;
de Ronsasvals
los colps mortals
que fero-l XII compaignon*

*VIII
Can foron mort
e pres a tort,
traït pel trachor Guanelon
al amirat,
per gran pechat,
et al bon rei Marselion.*

*IX
Del Saine cut
c'ajas perdut
et oblidat los motz e-l son:
ren no-n diçetz
no no-n sabetz,
per no i ha meillor chanson.*

*X
E de Rollan
sabs atretan
coma d'aiso que anc no fon.
Conte d'Artus
non sabs plus
ni del reproier de Marcon.*

XI

*ni de Rainier,
ni de Girart de Rossillon.*

*XVI
Ni de Davi
ni de Rai,
Ni de Berart ni de Bovon.
De Constanti,
non sabs c'om di
de Roma ni de Prat Neiron.*

*XXI
Jes non saubes
-si m'ajut fes!
del setge que a Troia fon.
D'Antiochia
non sabres ja
ni de Milida la faisson.*

*XXV
Ni d'Aguolan
ni de Captan,
ni del rei Braïman l'esclavon;
ni del bon rei,
no-n sabs que-s fei
d'Alixandri fil Filipon.*

*XXVIII
Ni sabs d'Ytis,
ni de Biblis,
ni de Caumus nuilla faisson;
de Pirus
qui for lo murs
sofri per Tibes passion.*

*XXIX
Ni de Paris,
ni de Floris,
ni de Bella Aia d'Avignon;
del normanes,
ni del Danes,
ni d'Antelme ni de Frizon.*

*XXXI
Ni de Bramar
no-n sabs chantar
de l'auca ni de Nauruzon;
ni del vilan
ni de Tristan
c'amava Yceut a lairon.*

*XXXII
Ni de Gualvaing
qui, ses compaign,
fazia tanta venaizon;
ni d'Aldalaer,
ni de Rainier,
ni de Ramberg'ab lo furguon.*

XXXVI

Ni sabs d'Aiolz
com anec solz,
ni de Machari lo felon;
ni d'Anfelis,
ni d'Anseis,
ni de Guillaumes lo baron.

Non saps upar,
mot guariar
en glieiza ni dedins maizon.
Va, Cabra boc,
quar be.t conoc
qui et evia urtar al mouton.

Cabestanh

Cabestanh n'est peut-être pas le meilleur des troubadours catalans mais il est probablement le plus connu au niveau international. Ezra Pound à l'occasion de ses décisives recherches sur les troubadours a pris connaissance de la légende du cœur de l'amant mangé par l'amante, associée, on ne sait pas trop pourquoi, avec Cabestanh. Pound a inclus un flash de cette histoire dans son Canto IV lançant ainsi une de ses enchaînements intertextuels qui lui son si caractéristiques dans lesquels plusieurs époques et traditions littéraires se télescopent dans un bref espace de texte.

Dit un commentateur de Pound :

"The "seven enigmatic lines" of Canto 4 are thus a beautiful imitation of a sensibility. Behind "Smoke hangs on the stream, / The peach-trees shed bright leaves in the water, / Sound drifts in the evening haze . . . " stands unquestionably a mind, an intellect like Wang Wei's, that expresses serenity and leisure, peace and harmony with nature. It is important to note that in this concrete and fragmentary depiction of a single sentiment Pound saw a method, a force capable of stitching together his "rag-bag" of subject matter. He did this by allowing the sensibility of the "Smoke-peach-trees" passage to underlie the different episodes of the poem. Thus the "Palace in smoky light" scene that opens Canto 4 is intended to be sustained in the reader's mind until it is juxtaposed with the "Smoke-peach-trees" passage. The echo of the "smoke" image is to set up a contrast that releases a complex of emotions involving visions of Trojan glory and wreckage repeated in modern European history. The Ityn / Cabestanh episode with lines such as "And she went toward the window, / the slim white stone bar / Making a double arch" is meant to be set side by side with the final two of the "seven enigmatic lines" - "three steps in an open field, / Gray stone-posts leading . . . " The Buddhist ideal suggested is to strike a remarkable balance with the speaker's disgust at past and present impurity."

Je me fais un plaisir d'ajouter au canon le fragment du Canto IV où Pound parle de Cabestanh et ce faisant il lui rend hommage (traduit au catalan –moderne- par mes soins):

*And by the curved, carved foot of the couch,
claw-foot and lion head, an old man seated
Speaking in the low drone...*

Ityn!

Et ter flebiliter, Ityn, Ityn!

*And she went toward the window and cast her
down,*

"All the while, the while, swallows crying:

Ityn!

"It is Cabestan's heart in the dish."

"It is Cabestan's heart in the dish?"

"No other taste shall change this."

And she went toward the window,

*I vora els peus del llit corbats, gravats,
peus urpats i cap de lleó, un vell home seia
dient amb veu monòtona...*

Ityn!

Et ter flebiliter, Ityn, Ityn!

*La noia va anar cap a la finestra i es llençà
daltabaix*

*"Al mateix temps, temps, orenetes
xisclant:*

Ityn!

"Hi ha el cor de Cabestanh en el plat."

"Hi ha el cor de Cabestany en el plat?"

"Cap més gust m'ha de llevar aquest."

La noia va anar cap a la finestra,

the slim white stone bar
Making a double arch;
Firm even fingers held to the firm pale stone;
Swung for a moment,
and the wind out of Rhodéz
Caught in the full of her sleeve.
. . . the swallows crying:

'Tis. 'Tis. Ytis!

la fina barana de pedra
fent un doble arc;
Dits fermes agafats a la pedra clara i ferma;
Va oscil·lar un moment,
i el vent venint de Rhodéz
es va ficar de ple en sa manega.
..... les orenetes cridant:

'Tis. 'Tis. Ytis!

Puis aussi, en tant qu'échantillon du genre « fins amors » tellement popularisé par les troubadours je voudrais inclure la pièce du propre Cabestanh « Lo dous consire que-m don'amors soven » dont voici le début et la fin :

Lo dous consire que-m don'amors soven
Domna-m fai dire de vos manhts ver plazen
Pensan remire vostre cors car e gen
Cui eu dezire mais que no fatz parven
E sitot me deslei
Per vos ges no-us abnei
Qu'ades vas vo soplei
Ab fina benvolensa
Domna en cui beutatz gensa
Manhtas vetz oblid mei
Qu'eu lau vos e mercei.

La douce pensée que me donne l'amour, souvent, madame, me fait dire de vous maint vers gracieux. En méditant, je contemple votre corps précieux et séduisant que je désire plus que je ne le fais voir, et quand même je m'éloigne à cause de vous, je ne vous renie point. Toujours devant vous je supplie avec fidèle amour, dame en qui la beauté s'embellit maintes fois, je m'oublie moi-même, car je chante vos louanges et je vous remercie.

Car partir no-m posc ges
De vos en sui s'es meza
M'amors e si fos preza
En baizan ni-us plagues
Ja no volgra-m soles.

car je ne puis m'éloigner de vous en qui s'est mis tout mon amour, et s'il était accepté par vous et qu'il vous plaise, je ne voudrais jamais en être délivré.

Anc res qu'a vos plagues
Franca domna e corteza
No m'estet tan defeza
Qu'eu ans non la fezes
Que d'als me sovengues.

Jamais une chose qui vous plaise, dame franche et courtoise, ne me fut tant défendue que si moi je ne la faisais jamais, je ne m'en souviendrais pas d'autre chose.

En Raimon la beleza
e-l bes qu'en midons es
m'a gen lassat e pres.

Sire Raimon, la beauté et le bien qui sont en ma dame m'ont doucement enlacé et conquis.

J'ai voulu inscrire dans ce canon des poètes de ce pays qui ont eu l'honneur de participer à la révolution littéraire la plus importante qui eut lieu dans le monde christiano-occidental pendant les derniers quinze siècles. Seulement des esprits étriques pourraient les blâmer d'avoir écrit en « Provençal », au contraire il faut les féliciter d'avoir eu la largesse d'esprit et le flair artistique pour se joindre à un mouvement qui allait fonder un style de poésie lyrique dont nous sommes encore débiteurs. C'est comme ça.

الاندلس

1

Un jardin poétique

Je voudrais tout de suite joindre ce poème, le jardin, aux premiers rangs de ce canon :

*Dolç és el riu, com dolça és la saliva
Flairant del llavis de l'amor, el zèfir
Arrossega mandrós la humida coa.
Rafegues de perfum
Travessen el jardí
Tot cobert de rosada.
Jo me l'enamore aquest verger
On la margarida és el somrís,
La murtra els rinxols
I la viola la piga.*

Ibn Khafaja (1058-1138) en versió de Josep Piera seguint una traducció al castellà de García Gómez.



Ibn Khafaja, vous le savez ou vous ne le savez pas, fut un des plus grands poètes d'al-andalous et, donc, un des plus grands poètes de tous les temps dans mon environnement culturel. Il était d'Alzira, du Sharq-al-andalous (orient) ; la ville est entourée par le Xuquer offrant des paysages naturels ou aménagés – jardins – d'une beauté incomparable² qu'Ibn Khafaja a décrit avec un charme sublime.

L'influence d'Ibn Khafaja se fit sentir sur les poètes des générations immédiatement postérieures mais elle va beaucoup plus loin : jusqu'au XX^e siècle où elle atteint un écrivain si peu favorable au passé arabe de Valence comme Joan Fuster. Fuster s'inspire de ce poème pour écrire un poème à lui, « Homenatge a Ibn

Khafaja d'Azira ».

¹ Al-andalous

² Au XII^e siècle, à présent, comme vous pouvez imaginer tout CECI est complètement abîmé et méconnaissable.

Il est possible que Fuster ait été séduit, comme le souligne un critique, par le fait que le Xuquer, la rivière qui baigne Alzira, passe aussi par Sueca son pays. Je reproduis ici l’Hommage de Fuster a Ibn Khafaja:

Homenatge à Ibn Hafadja d’Alzira

(del poemari Terra en boca. 1953)

El riu es dolç:

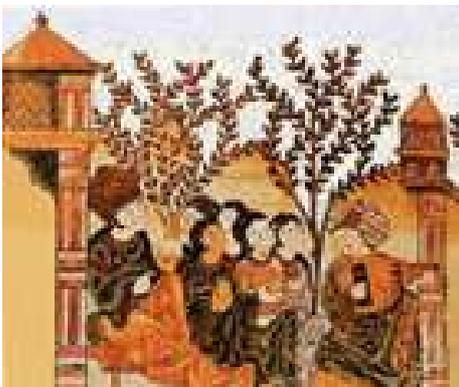
*de nit, de nit d’agost, amorant-se,
decidit entre flautes tibants i cabelleres,
interrompent les roses, paral·lel a la vida,
el riu pur, oh poeta, serenament t’enyora.*

*profundament t’enyora, i te busca, i en la prima
àrea del silenci, en les platges que hi traça,
imagina ta veu com una garba estesa,
com un pas o recer d’adolescents exactes,*

*i t’espera, i espera que tornen, fabulosos,
aquells instants extrets per tu del seu curs plàcid,
confegits amb les coses que tu li sabies veure
-els instants del corser, la seda i la magrana-*

*oh poeta llunya, estrany, indesxifrabl,
que has decorat ma terra i l’amor amb escenes
de plantes sumptuoses i gaseles fal·laces,
poeta tatuat, com el vi, en l’alegria
i t’esperem també, nosaltres, a la vora
del riu que comparaves a la dolça saliva
sota la nit coberta de totes les absències,
amb la mirada plena del record dels teus vers,*

i t’enyoren, i l’altra sense sospirs s’esgarra,



Fuster parle de poète lointain, étrange et indéchiffrable, mais on voit bien que c’est pour ce faire peur, pour résister en quelque mode au charme de Khafaja qui l’envoûte. Cependant la résistance est inutile et Fuster se livre à l’incantation du poème avec de belles lignes

*Et t’attendons, nous aussi, près
Du fleuve que tu comparais à la douce saliva
Sous la nuit couverte de toutes les absences,
Avec le regard plein du souvenir de tes vers.*

dans lesquelles se pose en frère du poète prétérite, étrange, mais qui avait les pieds sur la même terre. Indéchiffrable peut être dans sa langue originale et dont néanmoins les images le touchent au plus profond.

*Et toi, poète ancien, désigné par un lys,
Demeures toujours caché, sous le fleuve, derrière le rêve.*

Les vagues de la poésie andalusi ont atteint rivages lointains dans le temps et l'espace. Croyez vous, si non, que des lignes comme celles-ci écrites par Blai Bonet¹ dans son recueil « El coral i l'espiga » :

*Hort de llimones i gínjols
I bellveures sobre el mar.
Nacre verd amb ulls de plata,
Mar saliner de setze anys*

Auraient pu être composées si les poètes d'al-andalous n'avaient pas existé ?

Spécialement remarquables sont les poèmes dans lesquels un Ibn Khafaja vieilli exprime l'amertume de la vieillesse et la nostalgie de la jeunesse perdue. Voyons par exemple :

*Le confluent des deux rivières près du Shuqr
Sur ses rives l'oiseau siffleur dit sa chanson
Bravant quand il survient, l'interdit du nuage
La nous avons cueilli passionnément la vie...
L'ombre était gennéreuse au plus doux du sommeils,
La joie baignait nos cœurs, mais pour le temps trop court
Que laissait le voyage ou de jour ou de nuit.
La plaine et les coteaux nous voyaient chanceler,
Eperdus de bonheur, branches parmi les branches.
De ces jours tout à fui : n'auraient-ils donc duré
Qu'une soirée à peine, ou le temps d'un matin ?
Je pleure sur al-Marj, al-Shaft et al-Kanisa
Entends mon cri, Dieu qui ravives mon amour !
Pitié pour cet exil, ce chagrin et ces pleurs,
Pitié pour ce voyage, au loin qui s'éternise,
Pitié pour l'homme seul sans ami attendu,
Pitié pour la maison qui reste sans écho !
Quand sur toi, oh pays, vient pleurer le nuage,
Verse-t-il l'eau à boire ou des larmes d'amour ?
Allons, mes yeux, au souvenir de cette vie
Pleurons le ce pays... si pleurer nous apaise
Pleurons une jeunesse enfuie, sauf des pensées,
Et ce cœur qui a tout perdu, sauf sa peine
Mais qu'ai-je donc à pleurer ce pays, quand mon âme
N'a de rêve plus cher que de mourir pour lui.*

¹ Poète majorquin (Santanyí, 1926-1997)

La sincérité « poétique » d'Ibn Khafaja dans ces vers ne semble pas discutable, sachons qu'il a vécu très vieux et que dans ses dernières années ayant perdu ses amis et ses proches il s'est senti seul et comme déconnecté.

Cependant, le point fort d'Ibn Khafaja est probablement la poésie d'exaltation de l'amour sensuel et de la personne aimée. Le poème suivant en est une des meilleures preuves :

KAABA OF BEAUTY

*Oh, you dense dangling bush,
Oh garden spreading your perfumes,
God! how beautiful are your green boughs
And how lovely is your glowing flower!
I fell in love with a pair of dim fascinating eyes:
Your eyes, innocent and unaffected.
Eyelids like darts crafted in Babylon
Charmed the spell of those eyes.
Their gaze hurts as they stare at me;
Then, I stare back at them to hurt in revenge.
If anybody ever found a wind vehement in its ardor,
I did find a whirlwind of passions.
Like a tree, my insides shake in her presence
and, wherever I go, my eyes, blooming,
Keep reverently oriented towards her face,
Kaaba of beauty.
My eyes are like Persian High Priests
Adoring the sacred flame on her cheeks*

Ainsi Ibn Khafaja¹ réunit les meilleures qualités de la poésie Arabo-andalouse² :



1. Le mélange d'amour et nature, d'une manière similaire à celle des poètes romantiques plus tard.
2. Une sensibilité, qui semble être innée pour toutes les choses, même les plus modestes, de sorte que beaucoup d'aspects éphémères de la vie qui passent inaperçus, prennent un relief particulier dans la poésie d'al-andalous.
3. L'insistance précisément sur les qualités de l'amour, avec une quantité surprenante de poèmes de ce type, et la répétition de situations, états et sentiments qui ont leur correspondance dans l'amour.

4. La variété ; car cette abondance ne devient pas monotonie. Le poète andalouisi offre toujours quelque chose de nouveau. Il y a sans

¹ Il y a un poète arabo-sicilien, Ibn Hamdis, qui partage ces qualités dans une poésie d'un grand niveau et que je trouve voisine de celle d'Ibn Khafadja.

² Selon Mahmoud Sobh

doute une recherche de perfection, ce que nous pourrions appeler une volonté de style.

Je veux inclure Ibn Khafaja dans le canon pour combler une aberration méthodologique pratiquée dans ce pays. Le problème posé est le suivant : comment considérer Ibn Khafaja dans la perspective historique de la culture catalane ? La réponse institutionnelle est, et a été, de le placer à l'extérieur, dehors ; une personnalité remarquable, peut être, mais qui n'a rien à voir avec nous. Ainsi nous nous privons de la petite partie de gloire que cette figure, et beaucoup d'autres dans le sharq al-andalous, pourraient nous amener dans un curriculum plutôt maigre. Il est à noter combien l'attitude de la Sicile et de l'Andalousie à ce sujet diffère de celle de la Catalogne. Dans ces pays on revendique et en bonne mesure ils assument leur passe arabo-musulman. Les raisons pour les quelles cette intégration ne se produit pas dans notre pays sont évidentes et je n'ai pas à les souligner. Je veux, donc, apporter ma contribution, à contre-courant, dans la tâche d'intégration de la culture arabo-musulmane produite dans le Sharq al-andalous dans le côté positif de la culture catalane. Le jour où nous aurons réussi l'intégration de ce passé dans notre héritage collectif le pays sera un peu meilleur. Sera-t-il possible ?

Dar al 'Ilm¹

Ibn Layt apparaît dans le recueil « Biografías de Matemáticos Árabes que florecieron en España »². Il est dit de lui qu'il fut un mathématicien éminent et qu'il avait des très larges connaissances non seulement en Calcul et Géométrie, mais aussi en Littérature, Grammaire et Droit. Il fit partie de la dénommée école de Masalama el-maghriti au travers des études faits auprès d'Ibn Bargut:

- 1) Discípulos de Maslama: Ibn al-Jayyāt, Ibn al-Samḥ, Ibn al-Şaffār, Zahrāwī, Ibn Jaldūn y Kirmānī.
- 2) Discípulos de Ibn al-Şaffār: Ibn Şahr, al-Wāsitī, Ibn Bargūt, Ibn al-'Aṭṭār y al-Quraşī.
- 3) Discípulos de Ibn Bargūt: Ibn al-Layt, al-Saraqustī, Ibn al-Ŷallāb e Ibn Ḥayy.



Il est mort en 455/1063 près de Xativa

Il écrivit beaucoup d'œuvres mais il n'est mentionné que quatre manuscrits se trouvant à l'Université de Leyden. Evidemment je n'ai pas pu avoir accès à ces manuscrits et ils ne sont pas publiés. A présent qu'on publié journalièrement une quantité de livres qui ne font que grossir les énormes tas des ordures littéraires, les manuscrits de Ibn Layt ne sont pas publiés ni accessibles de quelque façon que ce soit.

Un des manuscrits a pour titre «Sobre las propiedades de los triángulos rectángulos escalenos ». Je voudrais joindre ce manuscrit à mon canon alternatif pour rendre justice à l'énorme essor des

¹ La demeure de la science

² José Antonio Sánchez Pérez (el legado andalusi)

mathématiques et des sciences en général dans le pays d'al-andalous. Dans le bouquin de Sánchez Pérez il y a des centaines de noms, et sur un site internet qui recense les mathématiciens célèbres par pays, il y a seize noms pour l'Espagne. Et bien, quatorze de ces noms correspondent à des mathématiciens arabo-andalous, et seulement deux à l'époque « chrétienne », dont l'un est Rey Pastor.

Al Shafra était de Crevillent dans le Sharq al andalous, né vers la fin du XIII^e siècle, donc bien après la conquête catalane de Valence. Cependant un statut spécial faisait que Crevillent restait dirigée par un chef – Rais- musulman. Donc Al Shafra put être élevé dans un milieu musulman non dominé par une classe dirigeante chrétienne comme il était le cas pour la majorité des Mudéjars à Valence. Il acquit une grande réputation en tant que médecin. Il exerça la profession dans plusieurs pays : Valence, Grenade et Fez. Il était un grand connaisseur des plantes qu'il utilisait pour soigner les malades. Il fut le premier à pratiquer l'intervention des cataractes et il est l'auteur de plusieurs livres de médecine dont le plus fameux serait le « Kitab al Istiqsa » ou livre sur le traitement de blessures et tumeurs. J'amène Al Shafra en tant qu'exposant de l'école arabe de médecine, laquelle mena la médecine de l'époque à un très grand niveau. Il est bien connu que l'école de médecine de référence en pays chrétien au XIII^e siècle, l'école de Montpellier, utilisait les livres des auteurs « arabes » pour son enseignement. Pensons qu'Al Shafra, en tant que faisant partie de la religion des vaincus partait avec un handicap notable pour son développement professionnel.

Il me plaît donc doublement d'amener son « Kitab al Istiqsa » dans ce canon qu'il enrichit de son savoir légendaire. Il paraît qu'encore aujourd'hui les gens de son pays disent : il en sait plus que le Shafra¹ pour désigner quelqu'un qui sait beaucoup de choses.



La Suda

Il pourrait paraître d'après ce qui a été présenté ci-dessus que le legs arabe ne touche que la région de Valence et ne concerne pas la Catalogne stricte. Je vais montrer que ceci n'est absolument pas vrai.

J'amène pour preuve le nom d'**Abu Bakr Muhammad ibn al-Walid al-Tartushi** connu sous le surnom d'Ibn Abí Randaqa.

Voyageur, imam et poète. Il a voyagé à la recherche de la connaissance. Il fut élève d'Ibn Hazm. Pendant son séjour à Saragosse il étudia droit et mathématiques. Puis il partit en Orient, pour approfondir ses connaissances dans les grandes villes musulmanes réputées par le niveau de leur savoir : Bagdad, Damas et el Hods (Jerusalem) d'où il fut chassé par les croisés pour aller finalement en Alexandrie où acquit une grande célébrité. Il y dispensa son enseignement et des personnalités de tout le monde de l'Islam y accourraient pour y parfaire leur éducation. Il mourut et fut enterré à Alexandrie où sa tombe est toujours honorée aujourd'hui.

¹ En sap més que el Shafra!

De son œuvre, le livre le plus connu est le Siraj al-Muluk ou « Lanterne des princes » qui est un traité pour l'éducation des princes. Je voudrais joindre a mon canon le Siraj al Muluk de ce poète tagarí (frontalier) né dans le territoire de notre chère Catalogne, dont la célébrité populaire est encore vivante de nos jours (en pays musulman).

Ceci est un fragment d'Abu Bakr :

« Sense parar, recorro el cel amb els meus ulls per veure l'estrella que estàs contemplant.

Pregunto als viatgers de totes les terres, amb l'esperança de trobar algú que hagi aspirat la teva fragància.

Quan bufa el vent, intento que em doni a la cara, com si la brisa em dugués notícies teves.

Errant vaig pels camins sense rumb ni destí: potser una cançó em recordi el teu nom.

D'amagat, miro, a tothom que em trobo, intentant sotjar en algú, un tret de la teva bellesa.

Il n'est pas facile de trouver des renseignements sur des personnalités de la culture arabe appartenant à l'occident de la Catalogne, de la Larida musulmane, je veux dire. Dans un premier temps je ne pu identifier qu'**Abú Muhammad Abd Alláh ibn Harún al - Asbahí al-laridí**. De lui il est dit qu'il a été le poète le plus important de la région au tournant des siècles XI^e et XII^e. Il aurait été un savant faqhi spécialisé dans le droit et qui aurait écrit des œuvres sur l'ascétisme en Islam et sur la théologie et le droit coranique. Il a composé de la poésie, notamment des jarchas, ces poèmes-chanson où le texte principal en arabe est entrecoupé par strophes en langue romane.

Voilà ce que j'ai pu trouver de son œuvre, cette jarcha :

<i>Non dormirayo, mamma!</i>	= [No dormiré, mare!]
<i>a rayya de manyana,</i>	= al ratllar el matí,
<i>bon Abu-l Qàsım</i>	= [crec veure el] bonic Ahu-l Qàsım
<i>la fatxe de matrana</i>	= amb la faç d'aurora.]

Que je joins à ce canon hétérodoxe dans le but de tirer d'un oubli indigne ce precompatriote des terres occidentales.

Ibn Harun apparaît dans le Kitab al Zuger (Livre de la Frontière) publié par Jaume Pont. Le Kitab en question est un recueil de poètes d'Al Larida (Lleida) ayant écrit aux alentours du XII^e siècle qui est arrivé aux mains de Jaume Pont dans des conditions rocambolesques. On admet que le Kitab al Zuger est une création (brillante) de Pont. Le livre a été publié en France où il a eu un certain succès d'estime et il a donné lieu à quelques critiques. Voici ce qu'on peut trouver sur le web:

« Pour chacun des poètes, Jaume Pont s'amuse à inventer une biographie et les poèmes, c'est lui qui les écrit sur tous les tons, élégie, aphorisme, éloge, lamentation...

Tout est fiction. Fiction multiple, ludique qui met en scène les lettres arabes andalouses et catalanes par la voix d'un poète contemporain, Jaume Pont. »¹

« De plus, pour chacun de ses personnages dans lesquels il sut se fondre, la sélection

¹ Leila Sebbar

des poèmes est précédée d'une biobibliographie détaillée, chacune créée de toutes pièces. »¹

En fait, nos critiques vont un peu vite en besogne à dire que tout est fiction ; les choses sont plus compliquées. Nous avons vu que Ibn Harun al Laridi est un personnage historique et que la Jarcha que j'ai rapporté lui est réellement attribuée. Aussi j'ai vérifié qu'un autre personnage du Kitab al Zogr, Mubassir al Dawla, est mentionné dans tous les manuels d'histoire en tant que wali de Majorque tel que Pont le dit dans sa biographie. Par ailleurs au sujet des poétesses Zaynab bint Yusuf, Jalwa al Abbar traitées par Pont, j'ai trouvé cette citation du Sr. Saíz Dotor, Antonio :

*« he encontrado referencia de estas 14 mujeres de la Axarquía, de la que fue parte nuestra Murcia. Fueron ilustres literatas, y estos son sus nombres: Umm al Izz, Umm Hannan, Rashida al Wa'iza, Zarinat Bint Abil Hassan, Hind, Iraq as Suwayda, Al Abbadiyya, Zaynat bin Isaac (an Nasram ar Rani), **Zaynab bint Yusuf, Jalwa al Abbar**, Gayat al-Waydy-ya, Atika Um al-Mayid, Fathuna, y Omalhina. »*

Donc, la stratégie de Jaume Pont semble être d'amener des personnages historiques et de les « moduler » à sa façon tant pour la biographie comme pour l'œuvre rapportée. Finalement sans tout vérifier soigneusement il est difficile de dire ce qui est historique et ce qui est inventé par Pont dans le Livre de la Frontière. En tout cas je n'hésite pas à inclure le **Kitab al Zogr** dans mon canon de frontière parce qu'il signifie un effort réussi pour rendre vivante une tradition poétique ancienne et injustement négligée :

Extraits

Aphorismes de '**Abd Allâh ibn Yahyâ** (extraits, pp.34-36) :

- *Ecrire avec son sang le livre de l'esprit*
- *D'abord tes lèvres, puis le vin*
- *Cet œil qui écoute parmi les ombres*
- *Le joie est la semence de l'âme*
- *Ce n'est qu'avec la mort que nous apprenons à être seuls*
- *Le bûcher emportera mes livres, pas ma pensée*

Halwâ al-Abbâr « al-Miknâsiyya († 1064), voici deux poèmes :

- **Tourment** (p.60)

*Naguère nos corps ne faisaient
qu'un seul corps, une seule âme.
Et toi, tu fus l'amant,
moi l'aimée, l'infortunée aimée.
A présent tu es mon seigneur et je suis ton épouse.*

*Voici le fruit d'une vie tourmentée
sur ce chemin plein de cailloux
que les orphelins appellent l'amour.*

¹ Erwan L'Helgouach

• **Indifférence** (p.61)

*Elle ne l'empêcha pas d'entrer
dans sa chambre
et ne lui dit pas de mots
pleins de rudesse.*

*Elle le regarda simplement dans les yeux,
comme s'il était un étranger chez elle.*

Zaynal bint Yûsuf (994 – 1072):

• *Si un jour ma langue
meurt d'épuisement,
ce ne sera que de t'avoir appelé [...]
(extrait, p.40)*

• *Pourquoi tant insister sur les dociles préambules de l'amour ?
D'où te vient cette manie de prolonger l'office ? [...]
(extrait, p.41)*

• *[...] Je savais que tu étais un peu aveugle
et qu'en matière d'amour tu dérapais
plus qu'il ne faut,
mais pas au point de confondre
un jardin plein de musc et de fruits tendres
avec cette flaque pleine de pourriture.*

*Je ne me plains pas du choix,
mais du temps perdu.*

*Remue donc ton petit cul d'anguille,
très chaste inverti,
et cherche un nouveau nid qui accueille
le piètre moineau
que t'a donné la nature.
(extrait, p.42)*

• **Lettre au même** (p.43)

*Je vois à ton billet rimé
que faute de talent qui embellisse
de collier de mensonges
auxquels tu m'as accoutumée,
tu recours à la larme facile
et à la fraude peu subtile de la métaphore.*

*Si tu fus un amant mou et maladroit,
si tu chantais comme un eunuque,
à présent je sais aussi que tes vers
ne te nourriront pas non plus.*

*Il te reste au moins la consolation d'être un homme
assez simple et équilibré.
La balance de Dieu a rendu sa justice :
Tu boites de la plume d'en haut comme de celle d'en bas.*



Diram, manurqa
XIII^e siècle

A Minorque l'héritage islamique est omniprésent, à commencer par les noms de lieu qui sont pour beaucoup du genre Bini quelque chose et en continuant par le paysage et les méthodes de culture des champs. Sa'id Al Hakam fut le dernier Raïs de Minorque au XIII^e siècle, lorsque Majorque avait déjà été conquise par les Ifranji. Il était expert juriste, grammairien et poète mais sa grande réputation lui vient par son activité en tant que mécènes des arts et des lettres.

Il réunit une importante bibliothèque et sa cour de Madina Manurqa devint avec lui un centre d'activité culturelle visité par des grandes personnalités intellectuelles de l'époque.

Malgré que sa production littéraire fût importante, comme il arrive souvent avec les littéraires d'al andalous, peu de chose est arrivée jusqu'à nous¹. En voici un petit extrait :

Menorca és excel.lent i la seua gent honrada.

Menorca du la ema de magnificència,
la ena de noblesa, la erra de realisme
i la ca de cohesió col.lectiva.

(...)

De ser un porter del Paradís, hi diria:
Entreu tots, gents de Menorca,
instal.leu-vos-hi al lloc més alt.

Acceptem tots el convit per fer la cultura més alta.

Que je me plais à joindre à ce canon multiculturel qui englobe ainsi les "îles orientales".

Savasorda (Sahib al-surta en arabe, équivalent à *chef de police*), savant juif né à Barcelone dans la deuxième moitié du XI^e siècle, est un personnage remarquable et paradigmatique. Il est dit de lui qu'il a exercé en Castille, sud de la France et dans la marche supérieure (Saragosse). On parle de lui comme d'un grand diffuseur du savoir andalouisi dans les territoires chrétiens. À son sujet il est vraisemblable que les choses se soient passées de la manière suivante : Il aurait fait des études et acquis sa formation scientifique et philosophique auprès de la cour Hudi de Saragosse où il se serait initié aux principes de « L'encyclopédie des Frères de la Pureté », à partir de là il se dédia à une œuvre de traduction des livres arabes de référence et d'élaboration de ses propres réflexions philosophiques en Hébreu. Son traité sur le « Calcul des aires et mesures », traduit en latin fut un des livres de base de l'enseignement des mathématiques en pays chrétien. Nous voyons ainsi Savasorda agir sur un triangle Barcelone, Montpellier, Saragosse dans lequel, sur commande des communautés juives du sud de la France, il effectua un transfert de connaissance Saragosse – Montpellier. Il est le typique personnage transversal à plusieurs cultures qui assimile, élabore et transfère. Il incarnerait la célèbre symbiose des trois cultures qui est si souvent accordée à la

¹ María Jesús Rubiera Mata a publié un recueil de poésie qui a pour titre « Els poetes àrabs de les Illes Balears »

civilisation d'al andalous : né à Barcelone, formé dans la culture arabe à Saragosse, écrivant en Hébreu¹ et enseignant dans le midi de la France.

Je joins son *Higayón ha-nefes o Méditation de l'âme* qui est une oeuvre philosophique et donc une des premières œuvres philosophiques écrites par un Barcelonais pour enrichir ce canon éclectique. La Méditation... d'Abraham bar Hiyya ha-Bargeloni est imprégnée des doctrines philosophiques en cours de développement dans le milieu Hudí de la Marche Supérieure.

Dar el Islam

La langue arabe est étroitement liée à l'Islam. Elle est rien moins la langue de la révélation, la langue avec laquelle Allah (Dieu) a transmis son message aux hommes. On peut affirmer que l'arabe littéraire est le résultat de l'écriture du Qur'an. Au XI^e siècle les habitants du Sharq al Andalous étaient pratiquement islamisés dans leur totalité, il est donc normal qu'il y ait de nombreux exemplaires du Qur'an - le livre sacré - en circulation. Dans une époque où les livres étaient des manuscrits de confection artisanale, un livre, et encore moins le livre sacré, n'était pas un produit banal dont la valeur n'était que dans le contenu. Contenu et contenant se valaient et devaient s'harmoniser l'un à l'autre.

Le Qur'an que je présente ici a été fait à Valence vers le XII^e siècle et c'est avec un profond respect que je joins cette preuve de la croyance de ces anciens habitants de l'actuelle Valence à ce Canon, auquel il donne une dimension pour beaucoup inattendue.



Bien entendu, beaucoup de mes compatriotes seront doublement choqués par cette proposition et arrivés à ce point de mon discours, ils doivent le trouver intolérable et délirant. C'est que collectivement, et sauf exceptions, nous sommes très loin de positions tant soit peu correctes.

¹ Il aurait été le premier à écrire des ouvrages scientifiques et philosophiques en Hébreu.

LO ROMAN « CATALANESCH » : PAYS CATALANS

Llull, Ramon lo foll: de la naissance du Vulgaire Catalan écrit



Nul ne peut sérieusement discuter que Ramon Llull soit le plus mondialement célèbre des écrivains qui ont écrit en langue « catalanesque », nul autre intellectuel n'a eu, de loin, un pareil retentissement dans la culture mondiale. Entre d'autres Descartes et Leibnitz ont cité Llull dans leurs œuvres, elles ont eu de bonne heure une très large diffusion dans toute la chrétienté. Vu du pays, il est aussi, sans conteste, en quelque sorte « l'inventeur » du vulgaire catalan d'expression écrite, car rien avant lui, dans le domaine de la pensée ou de la fiction, n'avait été écrit en vulgaire catalan. Plus, personne avant lui dans la chrétienté n'avait songé à exprimer ses réflexions ou ses idées dans le vulgaire local.

Pourtant, si bien il faut lui reconnaître tous ces mérites, Ramon Llull reste un personnage très difficile à cerner, très difficile à décrire d'une manière consistante¹. Quand on l'aborde on se retrouve tout de suite devant un cumul de caractéristiques, attitudes et situations contradictoires ou paradoxales : il est, on l'a dit, le créateur de la langue catalane d'expression écrite et, cependant, il a écrit une bonne partie de son œuvre en arabe, en latin et même en provençal ; plus que ça, certaines de ses œuvres ont été écrites, de son propre aveu, d'abord en arabe² puis traduites au catalan³ ou au latin, comme si pour lui la langue dans laquelle il écrivait n'avait pas une importance en soi. Il est le premier et le plus important philosophe catalan et pourtant les critiques actuels s'accordent pour dire que le fond de ses théories est vague et inconsistant, sans valeur réelle, que la manière dont il écrivait est beaucoup plus importante que le contenu, Descartes et Hegel, certes, l'ont cité, mais en tant qu'exemple à ne pas suivre⁴ ! Il a donc sa réputation en tant qu'écrivain mais ce à quoi il a dédié ses plus grands efforts c'était à la conception et mise au point de son « Ars Magna » ou « Ars Universalis Ultima », en réalité une machine, ou plutôt un machin, destinée à déterminer de manière automatique la vérité ou fausseté de toute proposition qui puisse être énoncée. Le mécanisme était en quelque sorte une machine à enchaîner des syllogismes à partir de quelques prémisses que tout le monde aurait acceptés comme indiscutables. Dernière et principale contradiction, il a consacré, d'une part, une grande partie de sa vie à se former et à exercer en tant que « missionnaire » pour convertir les non-chrétiens et premier lieu les musulmans, alors que d'autre part il a consacré aussi de grands efforts à essayer de convaincre les pouvoirs de l'époque, les rois et les papes, d'organiser une croisade pour conquérir les « Lieux Saints » aux mêmes musulmans ; heureusement ses efforts ont été en vain. Cette dernière attitude pourrait laisser supposer que Ramon Llull

¹ Il est intéressant de lire l'article Ramon Llull du dictionnaire philosophique de Ferrater Mora.

² Aucune de ses œuvres écrites en arabe n'a été repérée à ce jour.

³ « Livre de la contemplation de Dieu » et « dialogue du gentil et les trois sages » entre d'autres.

⁴ Leibnitz, par contre, a pris Llull au sérieux et en parle en termes positifs.

aurait été dans ses écrits un pamphlétaire antimusulman. Ce ne semble pas être du tout le cas, d'après les commentaires que je pu consulter et d'après mes lectures très partielles des œuvres de Llull il apparaîtrait qu'il traitait la religion musulmane avec un respect étonnant.

J'en apporte pour preuve son livre « Le gentil et les trois sages » (juif, chrétien, musulman - à remarquer que Llull les fait intervenir par ordre chronologique) que je joins à ce canon avec enthousiasme à cause de l'esprit d'équanimité, de compréhension et de concorde entre les trois (?) religions monothéistes dont il fait preuve. Je donne ici quelques petits extraits montrant avec quel « fair play » Llull prête sa parole au sage musulman. C'est un exemple qui pourrait être repris avec profit par nos polémistes à l'heure actuelle lorsqu'ils s'approchent du monde musulman :

“COMENÇA LO QVART LIBRE QVI ES DE LA CREENÇA DELS SARRAHINS

[231] CANT lo sarrahi viu que hora e temps era que eyl parlas, adonchs, se n ana a la font, e laua s ses mans e sa cara, e ses oreyles, e son nas, e sa boca; e enapres se laua sos peus e alguns altres lochs de sa persona, a significança del original peccat e de nedeetat de coratge. ⁽⁷⁵²⁾ Enapres estes son cap en la terra, e ajonoyla s tres vegades posant son cap en terra, e besant la terra, [232] e leuant son cor e ses mans e sos vlls al cel, dient aquestes paraules: En nom de Deu misericordios misericordejant, al qual sia donada lahor, cor es senyor del mon. En eyl ador, e en eyl confiy, cor eyl es endreçament de la dreta carrera de salut. ⁽⁷⁵³⁾ Moltes d altres paraules dix lo sarrahi, segons que hauia acustumat en sa oracio. § Lo sarrahi dix al gentil, apres que hac finida sa oracio, que los articles de sa lig son .xij., ço es a saber: Creure en vn Deu. Creador. Mafumet esser propheta. L Alcora esser lig donada de Deu. Esser demanat per l angel al home mort, cant es soterrat, si Mafumet es missatge de Deu. Morran totes coses, exceptat Deu. Resurreccio. Sera Mafumet exohit al dia del judici. Retrem comte a Deu al dia del judici. Seran pesats los merits e les colpes. Pasaran per la carrera. E lo .xij. article es creure paradís e infern esser. »

.....

DE L ALCORA

DE PODER E AMOR

DIX lo sarrahi al gentil: Mafumet fo home lech qui no sabia letres, e l Alcora es lo pus beyl dictat qui sia ne qui esser pusca. On si no fos per [243] volentat e per obra de Deu, Mafumet no pogra fer ne dictar tan beyl dictat, ni tan ordenades paraules con ceyles de l Alcora. E cor per lo poder de Deu sia l Alcora tan beyl dictat, e sia donat per Mafumet qui no sabia letres, ni hauia per si mateix poder de dictar tan beyles paraules, coue que l Alcora sia paraula de Deu. § Poder e amor se couenen en Deu, e cor en l Alcora haja tantes benauiranses que Deus promet a aquells qui hauran la gloria de Deu; per aço es per l Alcora significada la gran amor que Deu ha a son poble. E cor per neguna lig no sien promeses tantes de benauiranses a home con per l Alcora, per aço es significat que l Alcora es amable a Deu, mes que neguna altre lig. E si aço no era enaxi, seguir sia que hom pogues mes amar Deu, prometent Deu menors benauiranses que majors, e aço es impossibil e contra les condicions dels arbres. § Si l Alcora no fos de Deu, fora contrari a veritat; e cor veritat haja poder sobre falsetat, e veritat sia amadora a Deu, e falsetat sia ahirable a Deu; e cor l Alcora no pot esser destrohít per la lig dels crestians, ni per la lig dels juheus, per aço es significat que es de Deu, a significar la concordança qui es entre lo poder [244] e la volentat de Deu, qui s couenen en ço que l poder pot, e la volentat vol ço que l poble dels juheus e dels crestians no han poder de destrohí, jatsia que ne hajan lo voler.

(La perfection de la prose de Llull, soit dit en passant, n'est rien d'autre qu'admirable.)

**Espace réservé à l'original en langue arabe du
« Livre du gentil et les trois sages »
lorsqu'il aura été retrouvé**

Il n'est pas le lieu ici, ni j'en ai la capacité, de faire une monographie qui épuiserait toutes les complexités de Llull, mais quelques éléments doivent rester toujours présents à l'esprit : Un, il est né à Majorque juste cinq ans après la conquête et, donc, il a été élevé dans un environnement où la culture arabo-musulmane était très présente. Plus tard, il a décidé d'apprendre l'arabe avec un esclave musulman qu'il possédait. Comme pas mal d'écrivains de la fin du moyen âge dont l'œuvre reste en partie « inexplicée » tels Arnau de Vilanova, Cavalcanti, Dante et Cervantes, c'est du côté de la civilisation arabo-musulmane qu'il faut chercher les clés d'accès. Deux, son écriture est une écriture « utilitaire » au sens qu'il n'écrit pas pour se faire plaisir ni pour la beauté de la chose ou pour chercher quelque vérité, son écriture est absolument au service de ses objectifs, c'est un instrument qui doit lui permettre de les réaliser plus efficacement. Son objectif principal étant, bien entendu, la conversion des infidèles. C'est pour ça que le choix de la langue est simplement guidé de ce souci d'efficacité.

Sur l'oeuvre de Llull



Il y a un aspect dans l'oeuvre de Llull qui complique extraordinairement les choses et ajoute à la confusion sur sa personnalité : c'est l'établissement d'un catalogue fiable. Il est admis que du à sa grande célébrité à son époque il a eu beaucoup d'imitateurs et qu'on lui a attribué beaucoup d'oeuvres qui n'étaient pas à lui ; notamment des oeuvres portant sur l'alchimie et sur d'autres matières ésotériques. Par la suite, en époque moderne, on s'est attaché à « nettoyer » son catalogue pour rendre une image plus vraie. On comprend bien que ce nettoyage n'est pas une tâche évidente et qu'en bonne partie peut dépendre de l'idée a priori que le nettoyeur se fait de Llull. C'est ainsi que les puristes ont eu tendance à tailler tout ce qui donnait dans le domaine hermétique ou de

« la magie ». Il en résulte de la sorte un Llull beaucoup plus sérieux, beaucoup plus présentable devant la société actuelle. D'autres critiques se sont exclamés contre cette politique de censure à posteriori et revendiquent un Llull avec un côté sorcier ou nécromancien. Où est la réalité ? Je me méfie des puristes, ils ont souvent un côté intégriste qui les mène à façonner les choses à leur mesure. De toute manière c'est une question qui ne peut pas être tranchée dans ces quelques modestes lignes.

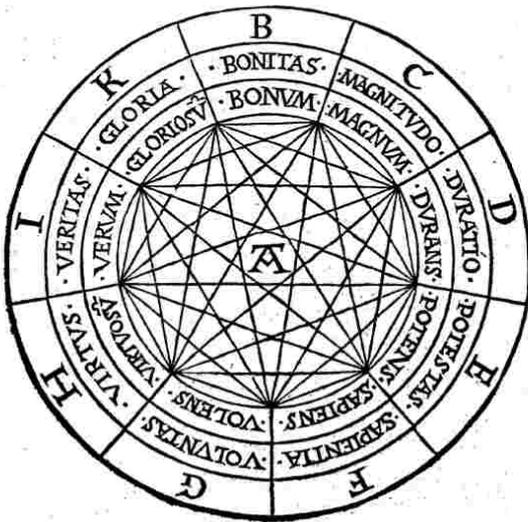
Pour finir avec Llull je voudrais adjoindre à ce canon iconoclaste non seulement le texte de l'Ars Magna de Llull mais je voudrais demander à des artistes et des ingénieurs de construire leur version de la machine « Ars Magna » à partir du texte de Llull. Je présente ci-dessous quelques des figures imaginées par Llull pour illustrer son œuvre :

Secunda pars

Nota. **Quare** **h** **o** **l**
 ¶ Significat gloriā. Minoritas. Quo- phabetū in hac arte: ut p ipsum signifi- alphabe-
 modo et si quo instrumentum. pter- centur principia et quilibet huius ar- et unguis:
 tati. Et inconstans. ¶ Hoc hō alpha- tis: et ea que in ipso continentur ad pro- tum sit.
 betū: eodem modo oportet scire: qd si non- situm adducatur id de quo queritur:
 arista minime poterit vi ista arte siue ut intellectus sit verus: et certus: et non
 ipsam psecrare. ¶ Et est potius hoc al- dubitans.

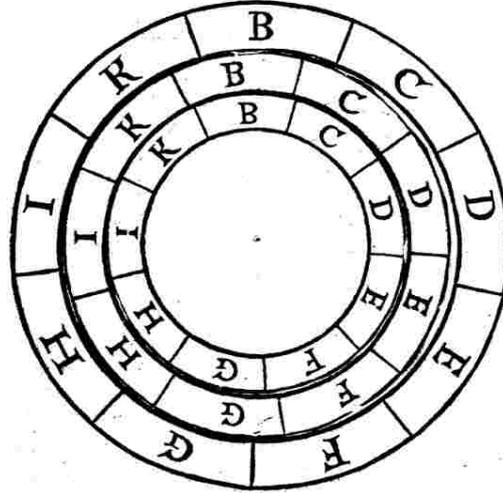
Scōa pars principalis huius operis: que est de figuris: et pmo de prima figura per A: significata.

PRIMA FIGVRA



BC	CD	DE	EF	FG	GH	HI	IK
BD	CE	DF	EG	FH	GI	HK	
BE	CF	DG	EH	FI	GK		
BF	CG	DH	EI	FK			
BG	CH	DI	ER				
BH	CI	DK					
BI	CK						
BK							

QVARTA FIGVRA.



Eritia figura est coposita ex
 pma & scda qz in se trigi-
 ta sex camerae ut in ipsa ap-
 parer. In qualibet camera
 sunt due lit. i pma. b. & in
 scda. d. & sic de alijs. Et de
 coposita ex duabz figuris qz in b. valet
 b. qz in pta figura. & b. qz in scda
 Et sic de. c. qz valet. c. qz in pta & c. qz in
 in scda. & sic de alijs. ¶ In isto qre de b. fi-
 gura i hac arte e potestate ad significanda
 ut cu vno pntio hō applicatvz alioqre
 aliud incipit sicut ad b. applicat. c. d.
 vqz ad. n. vt cum. c. d. noctia habeat de
 b. scdm illā noctia de qzqz de b. dicitur
 sicut dicitur de b. ita intelligendū est de. c.
 sicut respicere. c. d. b. & postmodū. c. d.
 & sic deinceps vqz ad camera de. c. n. Et
 sic de alijs camerae qz ordinem vqz ad ca-
 merā. de. l. n. Et hoc ad placitū scdm
 qz hō multiplicare voluerit ratione ad
 eadē cōditionē. Et hoc respicēdo signi-
 ficata camerae applicādo ad ppositū.
 ¶ Hec figura dicitur deficiere de vniuer-
 salī ad particulare gradum quatuor-
 modis p̄cedēdo p̄ camerae de. b. c.
 Scilicet p̄ magnā differentia & p̄ cōditi-
 tā. Et hoc qz intelligit cōsiderat angulos
 differentie. Deficit ab vniuersali ad par-
 ticulare intelligēdo differentia p̄ cōditi-
 tā inter sensibile & intelligibile. Item
 scda figura. ¶ Eritia dicitur qz qz p̄de-
 rat qz vna & p̄ cōditiā bone sunt in igne
 & aere qz p̄ cōditiā i caliditate. Quarto
 mō dicitur intelligēdo qz bona differen-
 tia & p̄ cōditiā sunt inter bonū & qz
 sūt o cōtra bonū. Et sicut dicitur s. b.
 c. ita dicit p̄ de alijs camerae hō figure.
 ¶ iij

Après Llull rien ne sera plus pareil dans le panorama linguistique des territoires catalans. De plus en plus, des écrivains vont se mettre à utiliser le vulgaire catalan pour écrire leurs réflexions, leurs récits ou leurs écrits scientifiques.

Dialogue de cultures : La “Translatio”

Arnaldi de Villanova “Simplicibus”

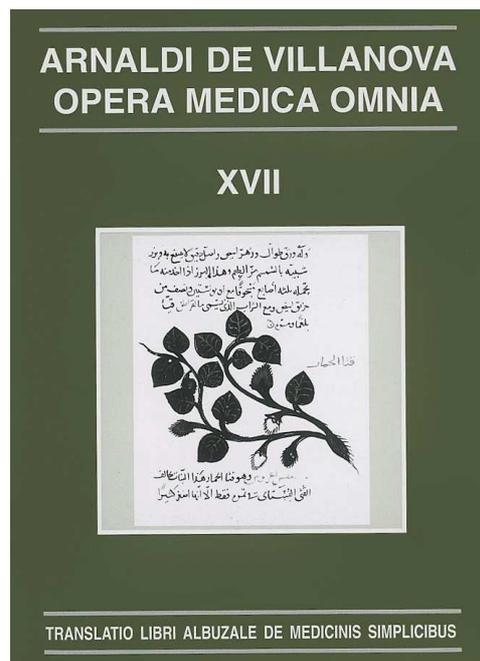
ARNALDI DE VILLANOVA

TRANSLATIO LIBRI ALBUZALE
DE MEDICINIS SIMPLICIBUS

أبو الصلت أمية
كتاب الأدوية المفردة

ABU-L-SALT Umayya,
KITAB AL-ADWIYA AL-MUFRADA

*“libre de Albumesar de simples madesines
valents a totes les malalties de tot lo cors”*



كتاب الأدوية المفردة

On ne pouvait trouver mieux que ce pour mettre en évidence la complexité de la situation linguistico-scientifique dans cet orient ibérique désormais dominé par les catalans de Jaume I. Suite à la défaite de « Las Navas de Tolosa » (1212) le pouvoir Almoravide abandonne l'al-Andalous à son sort. Des taifas réapparaissent brièvement notamment aux Iles Orientales et à Valence. Elles sont vite balayées par la fureur conquérante de Jaume I et ses bataillons de croisés secondes à l'occasion, dit-on, par Saint Georges. En 1240 tout est pratiquement fini, Majorque et Valence sont tombés. Désormais les musulmans sont chez eux une communauté subordonnée aux dictats des maîtres chrétiens. Pendant un temps, jusqu'à vers 1512, ils pourront conserver une certaine organisation particulière et la pratique de leur religion, ils sont alors appelés Mudejars. Après cette date ils sont obligés de se convertir ou de quitter le pays (l'Espagne) ; les convertis sont à partir de ce moment appelés Moriscos. Finalement, en 1609 tous les Moriscos d'Espagne seront expulsés.



Dans un premier temps (XIII^e et première moitié du XIV^e siècles), forcément, la présence de l'élément musulman est très forte dans les pays nouvellement conquis. C'est dans cette ambiance qu'évoluent des esprits inquiets tels Ramon Llull et Arnau de Vilanova (1238-1311). Ce dernier serait né et aurait passé sa jeunesse près de Valence.

Arnau a acquis une énorme réputation dans la chrétienté en tant que médecin. Il contribua beaucoup à l'essor de l'école de Médecine de Montpellier. Comment il s'est formé, personne ne le sait exactement, mais tout porte à croire qu'il a profité des connaissances médicales que la communauté musulmane avait accumulé dans la région. En effet, au sujet du médecin de Crevillent Muhammad Ibn `Ali Ibn Faray al-Qirbiliäni « Al Shafra » (1275-1360) dont il a déjà été question j'ai trouvé cette

note dans sa biographie « **No satisfecho con esto, se trasladó a Valencia donde estudió medicina y cirugía** completando su saber con el medico Àbd Al.lah Ibn Siräy »¹ qui tendrait à prouver qu'à l'époque où Arnau s'est formé il avait une « école » arabe de médecine à Valence. Déjà formé, Arnau a travaillé pendant un temps à Barcelone où il disposait d'un studium avec du personnel compétent en arabe². La « TRANSLATIO LIBRI ALBUZALE DE MEDICINIS SIMPLICIBUS » que j'adjoints à ce Canon multiculturel est une preuve des racines arabes du savoir médical d'Arnau. Je vous propose l'édition électronique faite par un groupe de chercheurs piloté par la Universitat de Barcelona :

(<http://www.fundacionoguera.com/libros/ARNAU%20XVII%2004.pdf>). Cette édition contient l'édition en arabe du manuscrit original d'Abu-l-Salt « *KITAB AL-ADWIYA AL-MUFRADA* », l'édition du manuscrit de la traduction latine d'Arnau de Vilanova et l'édition d'une version au catalan de cette traduction latine³. Abu-l-Salt (1068-1134) est originaire de Dénia, à l'époque un royaume indépendant – taifa. Il était un savant et homme de lettres actif dans beaucoup de domaines. Il acquit une grande réputation en tant que médecin. De bonne heure il quitta l'al Andalous pour l'Egypte pour parfaire son éducation, puis il s'établit dans la cour Ziride à Mahdiya (actuelle Tunisie) où il devint un personnage dont la célébrité est arrivée jusqu'à nos jours. La question qui importe ici, est que quelques deux cents ans plus tard Arnau de Vilanova prit une des œuvres d'Abu-l-Salt pour, en la traduisant au latin, mettre

¹ Biblioteca del Centro Cultural Islámico de Valencia

² Voir Danielle Jacquart

³ Tout ceci es accompagné d'une introduction et de commentaires extrêmement pertinents.

à jour les connaissances de la médecine en pays chrétien. Cette version latine était destinée normalement à la communauté des professionnels. La version catalane, probablement du XIV siècle, serait à son tour destinée aux amateurs éclairés. Voilà donc, dessinée dans le temps, la trajectoire de ce livre. Elle nous permet de suivre dans le détail le mécanisme de transmission de connaissances d'une culture – musulmane, vers une autre – chrétienne. Arnau développe un axe de transmission culturelle qui prend son départ à Valence passe par Barcelone et débouche sur Montpellier. Pour ce qui est des langues le flux va de l'arabe au latin. Arnau a utilisé le vulgaire catalan mais de manière accessoire pour des sujets plus « mondains »¹.

Les commentaires associés à l'édition montrent toutes les difficultés inhérentes à la tâche de traduction elle-même : correcte interprétation de l'original, choix du vocabulaire, consistance des choix tout le long de l'oeuvre avec la difficulté ajoutée du vocabulaire technique pour lequel dans nombre de cas la correspondance latine n'existait pas ou elle n'était pas évidente ce qui donne lieu à une politique de création de néologismes, etc.

Voici la description des dix premiers chapitres en Arabe, Latin et Catalan de l'époque :

- الباب الأول في الأدوية المفردة المصفية للدم والمصلحة لجوهره
والمسكنة لوجهه.
- ب (٢) في الأدوية المفردة المسهلة للبلغم.
- ج (٣) في الأدوية المفردة المسهلة للصفراء أو المطفئة.
- د (٤) في الأدوية المفردة المسهلة للسوداء.
- هـ (٥) في الأدوية المفردة المسهلة لأكثر من خلط واحد.
- و (٦) في الأدوية المفردة التي تفعل في البدن افعالا عامة
كلية دون أن يختص بها عضو²⁹.
- ز (٧) في الأدوية المفردة النافعة من أمراض العظام.
- ح (٨) في الأدوية المفردة النافعة من أمراض اللب³⁰.
- ط (٩) في الأدوية المفردة النافعة من أمراض العضل³¹.
- ي (١٠) في الأدوية المفردة النافعة من أمراض العروق.

Incipit liber Albuzale arabici de medicinis simplicibus contra morbos uniuscuiusque membri totius corporis, translatus a magistro Arnaldo de Villa nova. Et sunt 20 capitula:

5 Primum capitulum est de medicinis simplicibus clarificantibus et mundificantibus sanguinem et extinguentibus eius fervorem.

Secundum capitulum: de medicinis simplicibus purgantibus flegma.

Tercium capitulum: de medicinis simplicibus purgantibus cole- 10 ram rubeam et extinguentibus eius fervorem.

Quartum capitulum: de medicinis simplicibus purgantibus melancoliam.

Quintum capitulum: de medicinis simplicibus purgantibus diversos humores.

15 Sextum capitulum: de medicinis simplicibus que faciunt opus in toto corpore sine eo quod est a proprietate unius membri.

Septimum capitulum: de medicinis simplicibus que valent passionibus ossium.

Octavum capitulum: de medicinis simplicibus que valent 20 passionibus nervorum.

Nonum capitulum: de medicinis simplicibus que valent passionibus musculorum.

Decimum capitulum: de medicinis simplicibus que valent passionibus venarum.

¹Raonament d'Avinyo. Dirigido a Jaime II, para disculparse ante él. (1310) (Valenciano)

Comensa lo libre de Albumesar de simples madesines valents a totes les malalties de tot lo cors

I [C]omensa de madesines simples c[l]arifficans e mondificans [la sanch] o apagans la calor d'equella.

II - De simples madesines purgants fleuma, en cartes.

III - De madesines simples purgants [còlera vermella e citrina e apagants] la cremor d'equella.

IIII - De madesines [simples] purgants malencolia.

V- De madesines [simples] pu[r]gants les diverses humors.

VI - De madesines simples qui fan obre en tot lo cors, sens aquella qui fa apropiadament a hun membre.

VII - De madesines simples qui valen als membres, [e] als ossos d'aquells.

VIII - De madesines simples qui valen a les pascions dels nirvis.

VIIII - De madesines simples qui valen a pascions dels musclos.

X - De madesines [simples] qui valen a les malalties de les venes.

Certes, l'activité de d'Arnau ne s'est pas limité à la médecine, il était, à l'instar de ses modèles arabes, un homme qui touchait presque à tout et qui côtoyait les puissants. On lui attribue pas mal d'œuvres sur l'alchimie¹ et il avait prédit la fin du monde et la venue de l'antichrist pour le XIV^e siècle. Il eut, évidemment, des ennuis avec l'Inquisition : Ses œuvres ont été pendant un moment à l'index et après sa mort il eut droit à un grand autodafé où quantité de ses livres furent brûlés.

Postille sur les travaux de traduction d'Arnau de Vilanova

Je voudrais profiter de cette dissertation sur Arnau pour souligner combien l'écriture est importante dans l'accumulation du savoir de l'humanité. Arnau était un Galieniste, certes, mais la question est : comment a-t-il pu en venir à être Galieniste alors que Galien était un *therapeutos* grec qui vécut au II^e siècle ?

Voilà donc : Galien écrivit ses expériences et ses théories médicales en grec. Vers le milieu du IX^e siècle [Hunayn ibn Ishaq](#) (Johannitius chez les chrétiens) traduisit 129 oeuvres de Galien en arabe. A partir de ce moment l'art de Galien s'étendit rapidement dans toute l'activité médicale de l'empire arabe dont il devint la souche². Abu-l-Salt au XI^e siècle travaillait au

sein de cette école ; il écrivit son **كتاب الأدوية المفردة** qui n'est pas, certes, une copie de Galien mais un développement propre dans l'axe de cette école arabo-galieniste. Ainsi en arrivant au XIII^e siècle Arnau peut trouver quelque part un manuscrit du Kitab d'Abu-l-Salt qui l'intéresse au point de le traduire et de devenir lui-même un apôtre du Galienisme qu'il contribue avec ses traductions à implanter dans l'Université de Montpellier, et de là à se reprendre dans toute l'Europe chrétienne jusqu'à nos jours où, soyons-en sûrs, la médecine pratiquée est dérivée de toute cette ligne qui commence avec Galien.

Galien n'aurait pas écrit, [Hunayn ibn Ishaq](#) n'aurait pas traduit Galien du grec à l'arabe, Abu-l-Salt n'aurait pas lu Galien et puis écrit son «*KITAB AL-ADWIYA AL-MUFRADA* », Arnau n'aurait pas traduit le «*Simplicibus* » d'Abu-l-Salt de l'arabe au latin et nous, notre médecine, nos hôpitaux, n'en seraient pas là où ils en sont.

¹ Actuellement, comme pour Lull, on est en train d'elaguer l'opus d'Arnau de toutes ces œuvres de "magie noire" qui lui auraient été attribuées à tort. Qui sait ?

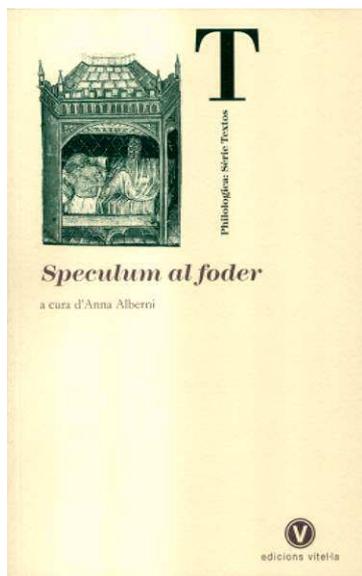
² The translation c.830-870 of 129 works of Galen into [Arabic](#) by [Hunayn ibn Ishaq](#) and his assistants, and in particular Galen's insistence on a rational systematic approach to medicine, set the template for [Islamic medicine](#), which rapidly spread throughout the Islamic empire. However, as the title "*Doubts on Galen*" of a book by [al-Razi](#) (d. 925) makes clear, the works were not taken on unquestioningly, but as a challengeable basis for further enquiry. A strong

Une école catalane de traduction ?

Péniblement, avec d'énormes fatigues, à contre-courant émerge du trou noir de l'historiographie du bas moyen âge (XIII-XIII^e siècles) des pays catalans l'existence d'une école de traducteurs consacrés à la traduction de livres « techniques » - ce qu'on appelait « philosophie naturelle » - de l'arabe vers le latin ou le roman. Arnau fut un des pionniers dans cette tâche. L'embryon de cette école était promu par Jaume II et connecté avec l'Estudi General de Lleida de création récente. Le noyau était formé de quelques intellectuels juifs compétents en arabe, tels Vidal Benvenist, Avenbenvenist, et Jafuda Bonsenyor, traducteur d'une partie du *Tasrif* d'Abulcasis¹. Dans cet entourage travaillait Arnau pour traduire son « Simplicibus » et d'autres ouvrages médicaux arabes.

En parallèle, dans le centre universitaire de Montpellier existait un autre centre d'études de médecine très intéressé par la médecine arabe. Encore ici un médecin de Valence connaissant l'arabe, Berenguer Eimeric fut chargé de faire des traductions pour le compte de l'École de Montpellier². Il traduisit au catalan le *Tasrif*³. Sur le même sujet, un autre juif Semtov ben Issac, el Tortosí, originaire de Tortosa mais habitant la Provence, fit une autre traduction du *Tasrif* en hébreu.

Dans ce contexte apparaît un livre « Speculum al foderi » qui est devenu dans l'actualité une sorte de « succès de ventes »⁴ surtout par son côté « scandaleux », bien que son origine supposée arabe reste tout de même très brumeuse. J'en donne ici un petit aperçu :



"Alcuns dixeren que no havia profit en lo foder null temps; los qui açò dixeren digueren gran mentida, e contra açò que vesen cascun dia e de açò que dixeren los savis Ypocràs e Galien en aquesta rahò, cor G[alien] dix en la VI pràtica de son libre dels membres composts que los hòmens jóvens que han molta esperma, com tarden molt lo foder, apesuguen-los les cabecees, e scalfen, e perden lo mengar, per consegüent moren...⁵"

"Certains disaient qu'il n'y avait jamais profit dans le coït. Ceux qui parlaient ainsi disaient de gros mensonges, c'est contre ce que nous voyons tous les jours et de ce que disaient les savants Hipocrates et Galien sur le sujet, car Galien disait dans la VI pratique de son livre des membres composés que les homes jeunes qui ont beaucoup de sperme, lorsqu'ils s'abstiennent longtemps du coït, ont des maux de tête, et se rechauffent et n'ayant plus faim, par voie de consequence ils meurent...."

Mais c'est un livre déjà suffisamment divulgué et je ne le retiens pas dans ce canon.

Je préfère souligner comment en parallèle avec l'école de traducteurs d'Alfonso X el Sabio et pratiquement en même temps (deuxième moitié du XIII^e) et avec les mêmes motivations se développe en Catalogne cette « école » de traducteurs, bien sur, à ce qui semble de proportions plus modestes et une activité moins systématique. Dans cette même école on y faisait nombre de traductions à partir d'autres langues : principalement le latin et

¹ Abu al-Qasim Khalaf ibn al-Abbas Al-Zahrawi (Madina az-Zhara 936 - 1013),

² Par son maître Bernat de Gordo (médecin juif).

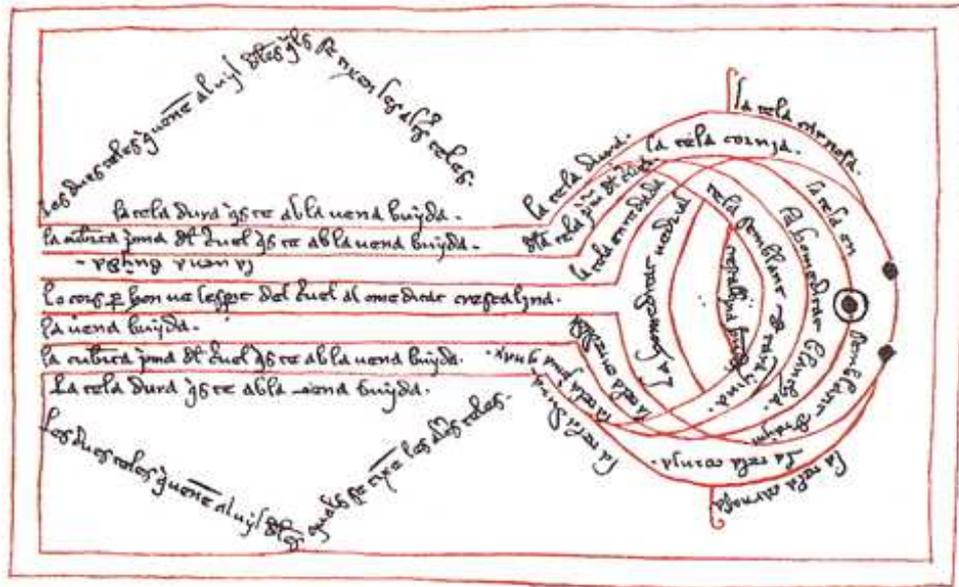
³ Traduction catalane perdue, i n'existe que des versions latines de cette traduction.

⁴ Dernière édition 2007 SPECULUM AL FODER ALBERNI, ANNA 978-84-935295-7-4 EDICIONS VITEL.LA

⁵ Vallribera, Pere. ed. "Transcripció i estudis mèdics d'un text del segle XV sobre sexologia" (Tesis Universitat Autònoma de Barcelona, 1993) 235-6.

accessoirement le Castillan ou le Français. Si j'ai mis le projecteur sur les traductions de l'arabe ce n'est pas par parti pris ou préjugé favorable, mais par-ce qu'elles ont eu la portée la plus large en contribuant à la mise jour des connaissances « techniques » du monde chrétien occidental à partir du fonds de la culture arabe écrite.

Cette école initiée sous Jaume II arriva à son maximum sous Pere III « le Cérémonieux ». Sur sa commande Joan Jacme traduisit (vers 1380) de l'arabe au catalan le Liber de Oculis (Libre de la Figura del uyl), d'Alcoatí (Suleyman al-Quti) de Tolède dont voici une illustration :



Assurément, ce livre mérite d'être inclus dans ce canon multidisciplinaire mais j'aurais voulu y ajouter la traduction d'un livre arabe d'une autre science que la médecine. C'est sans grand succès, je l'avoue. Contrairement à ce qui s'est passé en terres castillanes, l'intérêt des traducteurs d'arabe en pays catalan ne semble pas s'être porté sur de disciplines telles que les mathématiques, l'astronomie où même l'alchimie. Les références de traductions que j'ai trouvées dans ces domaines ce sont des traductions à partir du latin. Avec les nuances suivantes : 1) Il faut noter que le meilleur catalogue actuel pour ces traductions est celui de L. Cifuentes et qu'il ne répertorie que les traductions faites de l'arabe au catalan et non pas celles de l'arabe au latin réalisés dans des ateliers catalans. Il se peut donc qu'il y ait des textes dont je n'ai pas connaissance. 2) On trouve un certain nombre de manuels d'utilisation d'instruments astronomiques tels que l'astrolabe et le sextant qui se justifient par la grande activité de la navigation catalane. Nous pourrions joindre à ce canon la *Lectura del sextant*, tr. JOAN DE BÒNIA de l'àrab (1456) = [*Lectura sexagenarii*]¹, d'auteur anonyme". 3) Pour l'agriculture, qui devrait être une spécialité bien de chez nous, je n'ai trouvé que cette mention au traité de l'andalous Ibn al Awwan que tout le monde reconnaît comme étant la référence absolue dans le domaine de l'agriculture :

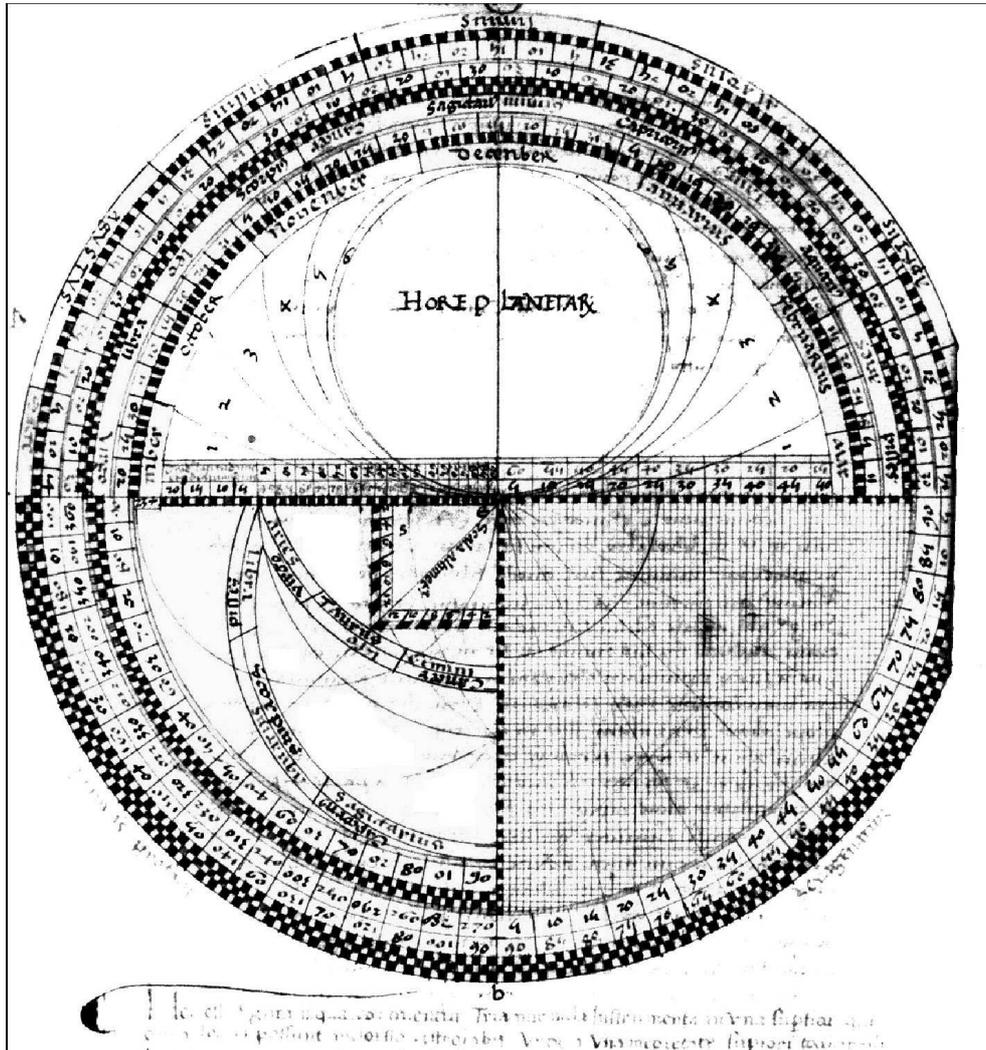
"IBN AL-'AWWAM, *Llibre d'agricultura* (?) [tractat d'agricultura compilat per «Mirababolí, moro, rey qui fo de Sibília»], tr. de l'àrab? (c. 1363) = *Kitab al-filaha*. P

Malheureusement cette traduction est perdue à ce jour.

En résumé sur l'école catalane de traducteurs du XIII^e siècle on peut dire qu'elle était plus réduite, avec « un rayon d'action » moins large et avec une structure beaucoup plus lâche que

¹ El tratado astronómico del sexagenarium. Una aportación mudejar valenciana a la historia de la ciencia. M. Aguiar y J.A. González. *Sharq al andalus* n°13

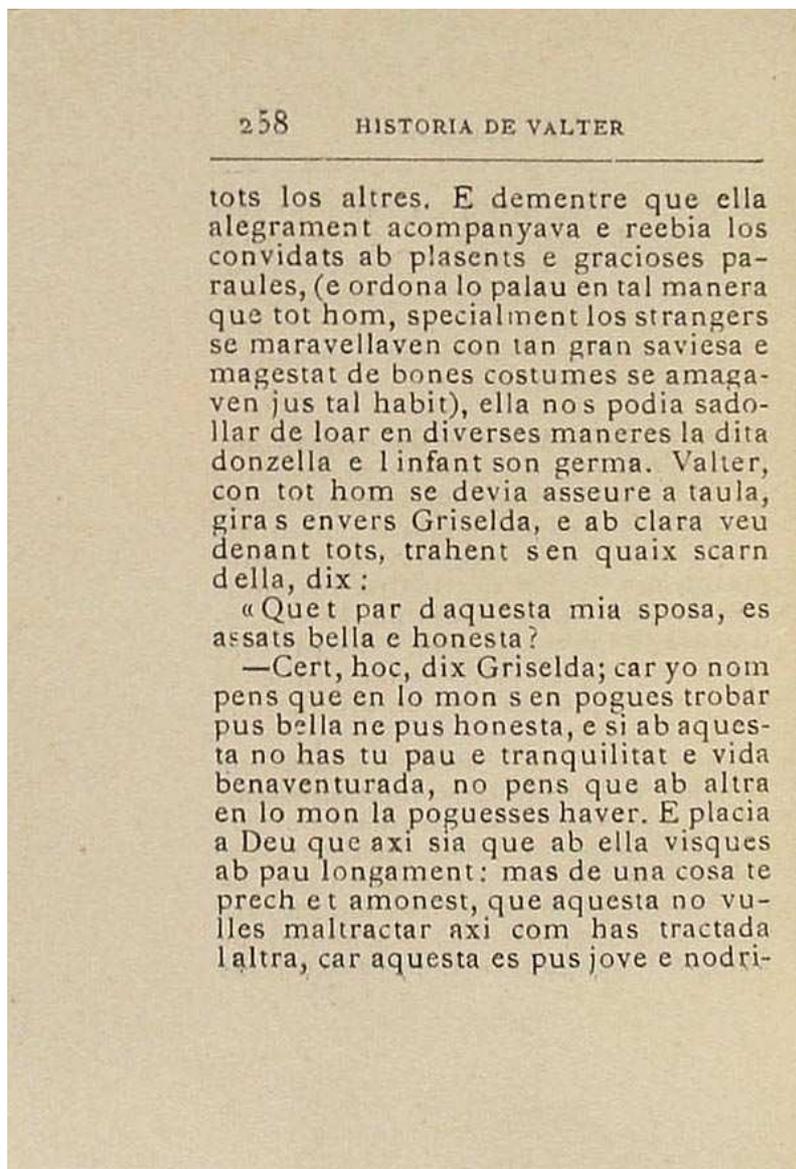
celle de l'école de Alfonso X el Sabio. Elle a apporté le maximum de sa valeur dans le domaine médical ce qui n'est pas, certes, peu de chose.



*Sexagenarium selon le traité de Christianus Prolanius Mns. lat 10263
Bibliothèque Nationale de France*

Humanesimo

Le dernier conte du Decamerone de Boccaccio est Valter e Griselda. Ce conte fut traduit en latin par Petrarca qui, comme on le sait était un féru du latin. En 1388 Bernat Metge traduisit ce conte au catalan et s'en servit pour un plaidoyer à sa décharge adressé à Isabel de Guimerà afin d'éviter sa disgrâce. Cette traduction eut un certain succès auprès du public ; ce qui prouve que : 1) Bernat Metge connaissait bien le latin. 2) Bernat Metge connaissait encore mieux le catalan. 3) Bernat Metge était au courant des dernières tendances littéraires en cours en Italie. 4) Bernat Metge en plus d'homme de lettres était un homme de cour et un homme politique qui n'hésitait pas à mettre ses habilités littéraires au service de ses besoins du moment. Metge faisait partie de la chancellerie Royale, d'abord avec Pere IV et ensuite avec Joan I -Il est intéressant de remarquer qu'il travaillait dans le même environnement que Joan Jacme pour la traduction d'Alcoatí mentionnée ci-dessus. Je voudrais raccrocher l'histoire de Valter e Griselda à mon canon transversal, bien que, comme vous pouvez justement objecter, ne soit pas l'œuvre la plus célèbre de Metge, car celle-ci est, bien entendu, « Lo Somni ».



Cependant je choisis *Valter e Griselda* parce que cette oeuvre nous montre quel fut le parcours de la formation intellectuelle de Metge, quels étaient ses intérêts littéraires et quelle était la teneur de l'ambiance culturelle qui régnait dans la chancellerie de la Couronne d'Aragon dans cette deuxième moitié du XIV^e siècle. En arrière fond il y a un événement politique car la Couronne d'Aragon avait mis la main sur la Sicile depuis la fin du XIII^e siècle (Pere III « le Grand ») et de ce fait les influences italiennes gagnèrent une voie naturelle d'entrée dans notre orient péninsulaire. De surcroît, le support apporté par la Couronne au Papa d'Avignon favorisa l'occasion d'échanges culturels fructueux avec les milieux humanistes de la cour papale : Metge lui-même fit un séjour à Avignon en tant que délégué de Joan I.

Metge rencontra à Avignon un autre personnage important de la cour Aragonaise : Juan Fernández de Heredia. Ce conseiller personnel du Roi, Grand Maître de l'Ordre de l'Hôpital et chef de guerre mêlé directement à plusieurs campagnes militaires fut de surcroît un « polygraphe », c'est-à-dire quelqu'un qui s'est occupé des livres sous plusieurs aspects. Il écrivit des livres d'histoire mais ce qui m'intéresse ici est son activité de traducteur – bien, d'organisateur et directeur d'un bureau de traducteurs qui s'occupait en particulier de la traduction d'auteurs grecs classiques. Ceci se passait pendant qu'il exerçait la fonction de Grand Maître de l'Hôpital à Rodes. L'une de ses traductions les plus connues de cette période est celle des Vies Parallèles de Plutarque qu'il me paraît opportun de rattacher à ce contre-canon. Il est à signaler que la langue de destination de ces traductions était l'Aragonais. L'Aragonais était alors une des trois langues « officielles » de la chancellerie (les deux autres étant latin et catalan). La méthode de ces traductions peut nous sembler un peu particulière bien qu'elle ne soit pas dénuée d'un logique pratique : Un premier traducteur faisait une traduction du grec ancien au grec vulgaire contemporain (démotique) puis un deuxième traducteur traduisait du grec vulgaire à l'Aragonais¹. La fidélité résultante soulève des doutes chez les spécialistes mais, compte tenu des ressources disponibles, on voit mal comment ils



auraient pu s'y prendre autrement ; il était de toute évidence très difficile de se procurer quelqu'un capable de traduire directement du grec classique à l'Aragonais ! Soulignons au passage que la méthode de la double traduction a été beaucoup utilisée dans l'histoire de la transmission de la connaissance : elle était systématiquement utilisée par l'atelier de traduction d'Alfonso X et tout aussi par les différents ateliers actifs chez les Califats de

Damas et Bagdad lorsqu'ils s'attelèrent à la tâche de verser le savoir grec en langue Arabe.

La traduction des Vies Parallèles dirigée par Fernández de Heredia a été la première dans une langue Romane. Malheureusement je n'ai pas pu retrouver pour l'instant un extrait de cette traduction pour la coller dans ce document.

Les critiques sont de plus en plus nombreux à exprimer des doutes sur la consistance et la force du mouvement humaniste dans la Couronne d'Aragon. Il semble y avoir eu, en effet, une poignée de personnages plus ou moins touchés par des vellétés humanistes groupés autour de la chancellerie royale ; mais sauf de très rares exceptions (Metge ?) leur attitude

¹El encargo de las traducciones de textos griegos recayó en un primer momento en un [salonicense](#) de nombre [Demetrio Calodiqui](#), que aparece mencionado en el prólogo de la versión italiana; este tenía por cometido traducir del griego clásico al griego vulgar, mientras que un segundo personaje, obispo de [Adrianópolis](#), trasladaba el texto del griego vulgar al aragonés

manquait de constance et leur œuvre était trop souvent mêlée de scorie médiévale¹. En définitive une petite élite coupée d'une base sociale et fragilisée à force de nager à contre-courant. Même ceux qui, partis en Italie, avaient pu acquérir un vernis humaniste le perdaient en rentrant au pays. Comme le dit le critique :

²però tot i que en les Corts catalanes d'Itàlia hi havia humanistes italians de gran renom i que és comprovat que van tenir molt bones relacions amb cancellers catalans, aquests en tornar a Catalunya no aportaven les innovacions apreses a Itàlia i s'integraven altre cop a la tradició literària medieval

De fet, Catalunya quedava enlluernada per la nova cultura, però no tenia les condicions necessàries per a adoptar-la

Le niveau de développement social des territoires de la Couronne d'Aragon était loin de celui des états italiens. La société était trop imbibée d'idées conservatrices et réactionnaires, et même pour une petite partie les esprits n'étaient pas arrivés à se libérer de l'emprise d'un catholicisme que nous appellerions aujourd'hui intégriste.

Pour le dire avec les mots d'Eliot la Catalogne fut une « waste land » pour les semences humanistes.

Aragon en Italie



3

Much adoe about Nothing

Actus primus, Scena prima.

Enter Leonato Governor of Messina, Innogen his wife, Hero his daughter, and Beatrice his Neece, with a messenger.

Leonato. I learne in this Letter, **that Don Peter of Arragon**, comes this night to Messina Mess. He is very neere by this: he was not three Leagues off when I left him

Leon. How many Gentlemen have you lost in this action? Mess. But few of any sort, and none of name

¹ Carbonell, Espadaler, Llovet, Tayadella

² Jordi Roca i Rovira : bien que dans les cours catalanes d'Italie il y avait des humanistes italiens de grande renommée et qu'il est prouvé qu'ils avaient de très bonnes relations avec les chanceliers catalans, ceux-ci en rentrant en Catalogne n'apportaient pas les innovations apprises en Italie mais s'intégraient plutôt de nouveau dans la tradition littéraire médiévale. En fait, la Catalogne fut éblouie par la nouvelle culture mais elle n'avait pas les conditions pour l'adopter.

³ Pièce de monnaie frappée par Alfonso V.

Leon. A victorie is twice it selfe, when the atchiever brings home full numbers: I finde heere, that Don Peter hath bestowed much honor on a yong Florentine, called Claudio

Mess. Much deseru'd on his part, and equally remembred by Don Pedro, he hath borne himselfe beyond the promise of his age, doing in the figure of a Lambe, the feats of a Lion, he hath indeede better bettred expectation, then you must expect of me to tell you how



Qui est ce Don Pedro of Arragon dont parle Shakespeare dans “Much ado about nothing”? Shakespeare ne donne pas tellement de pistes. Pourrait-il s’agir du Pedro de Aragon qui fut Vice Roi de Sicile en 1424-1425 sous le règne d’Alfonso el Magnanimo, (I de Sicile et V d’Aragon)? Peu importe à quel personnage historique il fait référence. Ce qui est important c’est que en plaçant l’action de la comédie dans le milieu de la noblesse

aragonaise en Sicile au XV^e siècle, Shakespeare se fait écho de l’éclat culturel des cours aragonaises en Italie. Un des sommets dans cette ligne aurait été atteint sans doute lors de l’établissement de la cour d’Alfonso V à Napoli en 1442¹. Lorenzo Valla s’y est établi et y a été secrétaire d’Alfonso V. Il a écrit dans ce contexte une oeuvre très importante qui eut un grand impacte historique: “*Declamazione contro la donazione di Constantino* (1440)”. Ce texte fut un puissant boulet théorique utilisé par la suite par les protestants pour déboulonner le Pape. En voici le point névralgique (il montre combien la « donation de Constantin » avec laquelle l’Église avait abusé la chrétienté de génération à génération était un faux grossier qui ne tenait pas débout):

²Scio iam dudum expectare[15] aures hominum quidnam pontificibus Romanis criminis[16] impingam. Profecto ingens, sive supinae ignorantiae, sive immanis avaritiae quae est idolorum servitus, sive imperandi vanitatis cuius crudelitas semper est comes. Nam aliquot iam saeculis aut non[17] intellexerunt donationem Constantini commenticiam[18] fictamque esse, aut ipsi finxerunt, sive posteriores in maiorum suorum dolis vestigia imprimentes pro vera quam falsam cognoscerent defenderunt, dedecorantes pontificatus maiestatem, dedecorantes veterum pontificum memoriam, dedecorantes religionem Christianam, et omnia caedibus, ruinis,[19] flagitiisque miscentes. Suam esse aiunt urbem Romam; suum regnum Siciliae Neapolitanumque; suam universam Italiam, Gallias, Hispanias,[20] Germanos, Britannos; suum denique occidentem; haec enim cuncta in ipsa donationis pagina contineri. Ergo haec omnia tua sunt, summe pontifex? Omnia tibi in animo est recuperare? Omnes reges ac principes occidentis spoliare urbibus, aut cogere ut annua tibi tributa pensitent, sententia est?

¹ Alfons el Magnànim, en la cort del qual, a Nàpols, acudiren figures molt representatives de l’humanisme italià, com **Antonio Beccadelli II Panormita**, **Lorenzo Valla**, **Leonardo Bruni d’Arezzo** i **Filelfo**, alguns dels quals exerciren una influència decisiva damunt els secretaris catalans

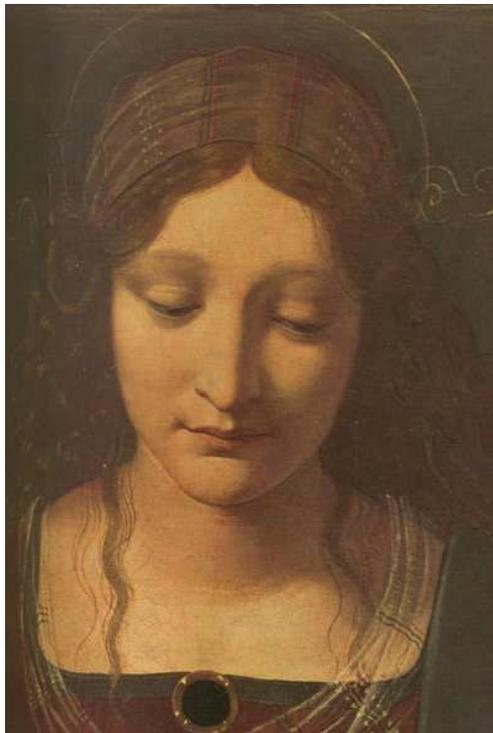
2 have defended as true what they knew to be false, dishonoring the majesty of the pontificate, dishonoring the memory of ancient pontiffs, dishonoring the Christian religion, confounding everything with murders, disasters and crimes. They say the city of Rome is theirs, theirs the kingdom of Sicily and of Naples,[5] the whole of Italy, the Gauls, the Spains, the Germans, the Britons, indeed the whole West; for all these are contained in the instrument of the Donation itself.[6] So all these are yours, supreme pontiff? And it is your purpose to recover them all? To despoil all kings and princes of the West of their cities or compel them to pay you a yearly tribute, is that your plan?

I, on the contrary, think it fairer to let the princes despoil you of all the empire you hold. For, as I shall show, that Donation whence the supreme pontiffs will have their right derived was unknown equally to Sylvester and to Constantine

At ego contra existimo iustius licere principibus spoliare te imperio omni quod obtines. Nam, ut ostendam, donatio illa unde natum esse suum ius summi pontifices volunt Silvestro pariter et Constantino fuit incognita.

Cette *Declamazione contro la donazione di Constantino* et le texte de la pièce de Shakespeare *Much ado about nothing* doivent figurer dans ce canon aux larges mâchoires car il nous montrent mieux que mille discours combien le domaine de la culture est comme un grand pot-au-feu dont le contenu s'améliore à mesure que chacun y met sa part du condiment.

Much ado se développe dans une ambiance sophistiquée où les femmes protagonistes – Hero et Beatrice – sont loin d'être des imbéciles mais au contraire sont pleines d'esprit (*Beatrice and Benedick exchange sharp witticisms*, il est dit à un moment donné). Cette ambiance pourrait évoquer celle de la dénommée Corte d'Ischia où de nobles femmes liées à des familles aragonaises organisent une cour littéraire de haut niveau dans laquelle ont participé des figures principales de la renaissance.



Ceci est le portrait fait par un auteur anonyme (école de Raffaello ?) d'Isabella d'Aragona Duchesse de Napoli, une de ces notables femmes qui animaient les cénacles d'Ischia au tournant du XVI^e siècle. Isabella est fille de Alfonso II et épouse du Duc de Milan (Galeazzo Sforza).

Ce canon littéraire fait maintenant un détour insolite pour intégrer ce beau tableau de jeune femme si délicatement représentée.

Lo scoglio

Isabella d'Aragona a-t-elle écrit de la poésie? C'est fort possible, mais je n'ai rien trouvé. Je rapporte par contre ici ces sonnets composés par Vittoria Colonna, la *regina* sans conteste de cette cour littéraire. Il m'est plaisant de m'étendre sur les activités littéraires que ce *gruppetto* de femmes trouvèrent satisfaction à développer d'une manière si civilisée.

Sonetto VI (69)

Vivo su questo scoglio orrido e solo,
Quasi dolente augel che 'l verde ramo
E l'acqua pura abborre; e a quelli ch'amo
Nel mondo ed a me stessa ancor m'involo,

Perché espedito al sol che adoro e colo
Vada il pensiero. E sebben quanto bramo
L'ali non spiega, pur quando io 'l richiamo
Volge dall'altre strade a questa il volo.

E 'n quel punto che giunge lieto e ardente
Là 've l'invio, sì breve gioia avanza
Qui di gran lunga ogni mondan diletto.

Ma se potesse l'alta sua sembianza
Formar, quant'ella vuol, l'accesa mente,
Parte avrei forse qui del ben perfetto.

Sonetto XVII (70)

Quand'io dal caro scoglio miro intorno
La terra e 'l ciel nella vermiglia aurora,
Quante nebbie nel cor son nate, allora
Scaccia la vaga vista e 'l chiaro giorno.

S'erge il pensier col sole; ond'io ritorno
Al mio che 'l ciel di maggior luce onora,
E da quest'altro par ch'ad ora ad ora
Richiami l'anima al suo dolce soggiorno.

Per l'esempio d'Elia, non con l'ardente
Celeste carro, ma col proprio aurato
Venir se 'l finge l'amorosa mente,

A cangiare l'umil doglioso stato
Con l'altro eterno; e in quel momento sente
Lo spirito un raggio dell'ardor beato.



Ischia

.A son tour Galeazzo di Tarzia écrivit ces vers inspiré dit-on par Vittoria Colonna :

*Queste fiorite e dilettose sponde,
Questi colli, quest'ombre e queste rive,
Queste fontane cristalline e vive
Ov'eran l'aure a' miei sospir seconde,*

*Ora che il mio bel sol da voi si asconde,
Son nude e secche e di vaghezza prive,
E le ninfe, d'amor rubelle e schive,
Lasciate han l'erbe, i fior, le selve e l'onde.*

*Ponete dunque, o miei pastor, da canto
Le ghirlande, i piaceri, i giochi e 'l riso,
L'usate rime, le sampogne e 'l canto.*

*Et tu, dicea Amarilli, in cielo assiso,
Porgi le orecchie al mio diretto pianto,
Se ti fur care le mie chiome e 'l viso. (40*

Et de même Bernardo Tasso

*Là, dove i bianchi pié lava il Tirreno
D'Inarime, discesa era per sorte
Crocale mesta a ragionar con l'onde;
A squarciarsi dolente il crine e 'l seno,
E dolersi de' fati e della morte.
Crocale, che nell'alte e ricche sponde
Nacque del Tebro*

Je n'irai pas jusqu'à inclure Bernardo Tasso et Galeazzo di Tarzia dans ce canon car je ne voudrais pas faire l'objet de réclamations de la part des Italiens. Par contre je n'hésiterai pas à amener l'œuvre d'un autre célèbre représentant de la renaissance littéraire en Italie : Il Cariteo, et en particulier son capolavoro L'Endimione dont voici un échantillon:

SONETO LA LUNA E LA SUA DONNA

*Diva, antiquo splendor del primo cielo,
liquida più che mai, più relucente,
tempra l'ardor de l'infiammata mente,
col notturno, soave e dolce gelo.*

*Forse però ne vai senza alcun velo,
che 'l proprio specchio or vedi in occidente;
miralo ancor dentro 'l mio petto ardente,
ch'a te, che tutto vedi, io già no' 'l celo.*

*Contempla e mira ben l'alma figura,
quegli occhi, che di mente mi privaro
e quella fronte in nulla parte oscura.*

*Vedi il solido petto, e bianco e chiaro:
così bella saresti così pura,
s'avessi più del senso e men del raro.*

«Il Cariteo» poète Italien ? Il est certes dans toutes les anthologies et tous les manuels de littérature Italienne ; et pourtant, il est né (1450) et il a eu sa première formation à Barcelone. Il ne serait parti pour Naples, dans la cour de Ferrante I, qu'en 1467-68. Là, il fit une belle carrière politique : en 1486 il est nommé gardien du sceau royal, puis en 1495 il devient secrétaire du roi Ferrante II. Ceci, qui ne paraît pas avoir beaucoup de rapport avec les œuvres littéraires qui nous occupent, sert pourtant à montrer que Il Cariteo, une figure renommée dans les lettres, fut à l'instar de presque tous les autres hommes de lettres de la Couronne Catalano-Aragonaise un puissant homme de cour avec des charges et des responsabilités dans la conduite des affaires politiques. L'œuvre et la vie du Cariteo a été étudiée à fond par plusieurs critiques Italiens et catalans¹ Il fut un des animateurs de l'académie Pontanienne de Naples et dans ce sens on peut dire qu'il fut un des activistes notoires dans un des « laboratoires » les plus importants où se cuisinait la Renaissance littéraire.

L'Endimione prend la forme d'une collection de poèmes, d'une suite. Cependant, et selon l'analyse très pertinente de l'érudit Enrico Fenzi² il ne s'agit pas d'un rassemblement au

¹ Voir Enrico Fenzi, Giovanni Parenti et Isabel Segarra.

² "Et havrà Barcellona il suo poeta"

hasard d'une production chronologique mais un ensemble qui s'articule dans un discours signifiant d'une vie. Ainsi il dit

“Da questo punto di vista l'amore per Luna e l'amore per i re aragonesi e quello per gli amici e quello per Napoli hanno uno spazio certamente diverso, ma non sono, in essenza, cose diverse rispetto a quella che è, appunto, la struttura profonda del canzoniere, che non è data dai tempi di una o un'altra vicenda, ma piuttosto dalla loro somma che torna a dispiegarsi in un'opera che vuol essere, prima di tutto, un supremo atto di testimonianza.”



Castel Nuovo à Napoli

Car en effet un des points centraux de la vie et de l'être du Cariteo est son attachement et sa fidélité à la dynastie aragonaise d'Italie dans une période, notons-le, particulièrement brillante du point de vue de la culture. Il Cariteo en tant qu'acteur principal de cette vie culturelle s'est identifié avec elle et avec les rois qui la rendaient possible et dont il jouissait de la confiance. C'est pourquoi Il Cariteo n'est pas moins un intellectuel italien de la Renaissance Napolitaine que Sannazaro ou Colocci. Et cependant il y a un autre aspect surprenant chez « Il Cariteo » : c'est que sous sa robe « humaniste italien » pointe

par moments, et de plus en plus vers la fin de sa vie, le costume du jeune garçon de Barcelone qu'il avait été. Les évocations idéalisées de sa ville natale dans ses poèmes deviennent plus fréquentes et sans ambages :

*Ad quanto un cor gentile ama e desia
le mie speranze e voglie hor son sì pronte,
ch'io spero anchor di lauro ornar la fronte
nel dolce luogo dove io nacqui pria.*

*Primo sarò che 'n l'alta patria mia
condurrò d'Aganippe il vivo fonte,
venerando di Giove il sacro monte,
se morte dal pensier non mi disvia.*

*E 'n su la riva del purpureo fiume
io vo' costituire un aureo templo,
in memoria del mio celeste lume.*

*E tu, Aragonio sol, ch'or io contemplo,
sarai del primo altare il primo nume,
ché de divinità sei primo exemplo.*

Tout y est « patria mia, le Mont-jouich, le Llobregat.

Il revient souvent sur le sujet :

Non temo homai che 'l pelago d'oblio

sommerga il mio miglior ne l'onda horrenda;
ché nel mondo conven che fulga e splenda,
a mal grado d'invidia, il nome mio.
Vedrò pur vivo il fin del bel desio:
sarà per me quel roseo Rubricato
più noto et illustrato;
per mia cagion più celebre anchor fia
la prima patria mia,
ch'io rigarò di Giove il sacro monte
con l'acque eterne del Pierio fonte.

Où il se declare, en passant, convaincu de la diffusion et perennité de sa renommée littéraire.
Dans le passage suivant il ajoute à son évocation nostalgique de Barcellona son admiration et respect pour les rois de Naples, ses maîtres et protecteurs.

Augustin mio, non creder che soggetto
a morte in tutto io sia: quand'io fui nato
presso il sonante roseo Rubricato,
mi nutrì de le Muse il latteo petto.

Napol mi tenne poi nel bel ricetta
sette lustri, invaghito, innamorato
del suo dolcior divino: ivi pregiato
fu 'l canto mio di Re d'alto intelletto

Fulgon nei versi miei lor nomi, ond'io
spero tal parte aver di lor fulgore
che sarà sempiterno il viver mio.

La fin du sonnet reproduite ci-dessous évoquant le littoral Napolitain est d'une grande beauté et propage des ondes jusqu'à la poésie moderne¹ :

Rende 'l tuo canto a la bella marina
de le Sirene albergo ameno e lieto,
templo sacrato a la Musa divina.

Pausillipo t'invita e 'l tuo Sebeto,

¹ Gerard de Nerval

[El desdichado](#)

*Je suis le ténébreux, - le Veuf, - l'inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie:
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.*

*Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi **le Pausilippe et la mer d'Italie**,
La fleur qui plaisait tant à mon coeur désolé,
Et la treille où le Pampre à la rose s'allie.*

la Platamonia fresca e Mergillina,
sotto odorati citri e 'l bel laureto.

La nostalgie idéalisée de l'exil (volontaire) d'Il Cariteo ne peut pas ne pas nous rappeler l'exil (forcé) du grand poète sicilien Ibn Hamdis lorsqu'il se rappelle sa Siracuse natale :

"Un paese a cui la colomba
diede in prestito il suo collare
e il pavone rivestì del manto delle sue penne.
Par che quei papaveri sian vino
e i piazzali delle case siano i bicchieri

Ou encore celle de Joachim Du Bellay (en résidence à Rome) dans son célèbre sonnet « Hereux qui comme Ulysse.. » lorsqu'il dit:

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

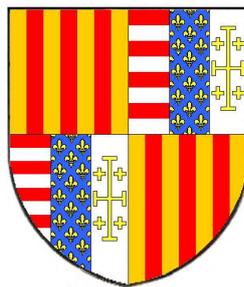
Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Pour en finir avec le sujet n'oublions que l'une des chansons les plus populaires en Catalogne est « l'Emigrant », qui démarre comme ceci :

¹Dolça Catalunya patria del meu cor
Quant de tu s'allunya d'enyorança es mor
Etc., etc.

La morale de cette histoire est que pour qu'un Catalan devienne un vrai humaniste il faut qu'il devienne pratiquement un Italien, quand bien même il puisse lui rester enfouie la conscience de ses origines qu'il lessairait percer discrettement par ci et par là.



¹ Douce Catalogne, Patrie de mon coeur
Qui de toi s'éloigne, de chagrin en meurt.